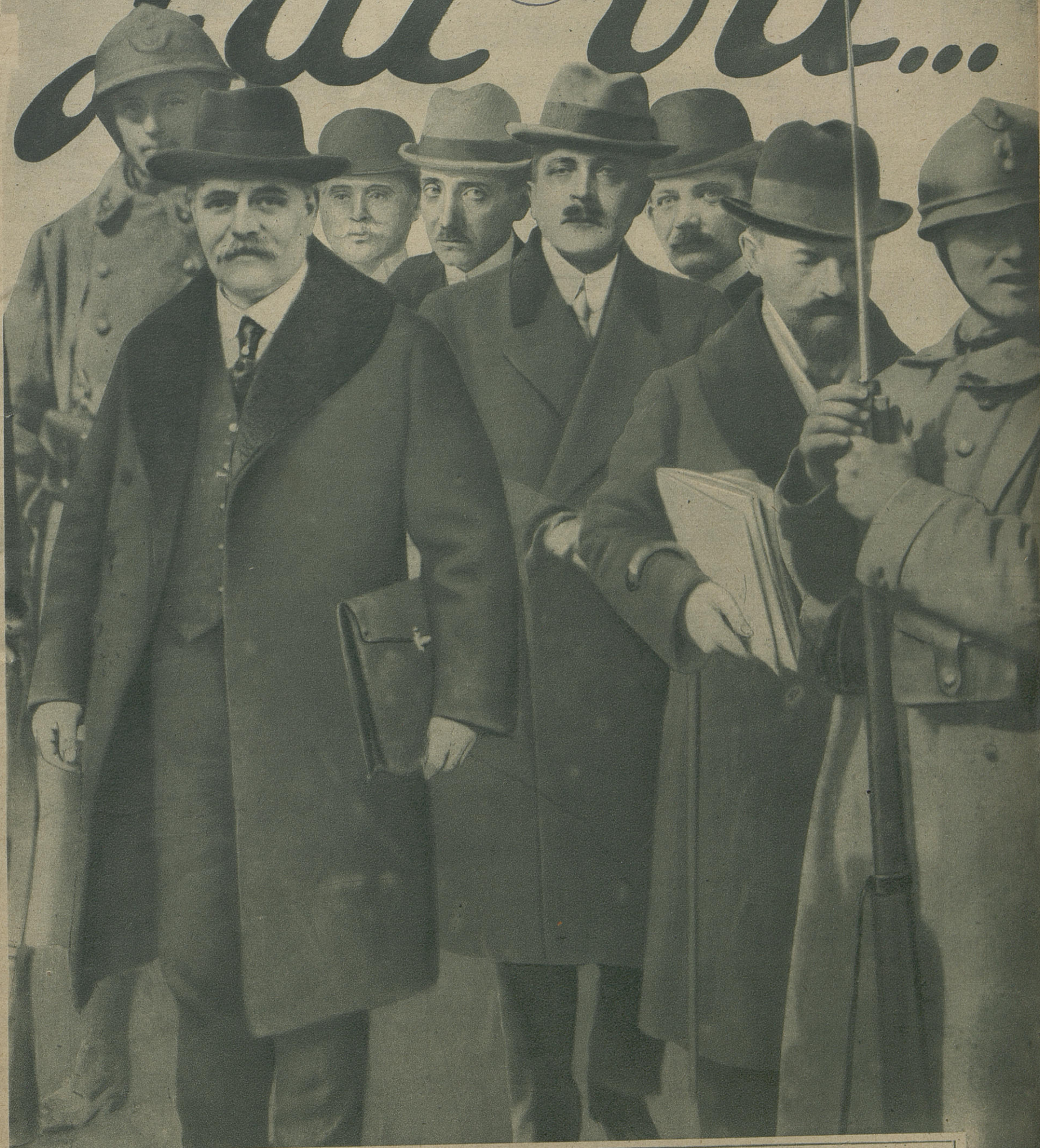




# J'ai vu...



GIESBERTS LEINERT D<sup>r</sup> MELCHIOR BROCKDORFF-RANTZAU SCHUKING LANDSBERG

**Les Ambassadeurs de l'Allemagne vaincue viennent  
signer le traité de la paix que nos poilus lui ont imposée**

(Composition photographique.)

FOP 44

## HUILERIE - SAYONNERIE - STÉARINERIE

DE LA

C<sup>o</sup> G<sup>o</sup> de l'Afrique Française

Société au Capital de 5.000.000

4, Rue Esprit-des-Lois - BORDEAUX

DEMANDEZ PARTOUT

de  
Fabrication Française  
le

MARQUE DÉPOSÉE



MARQUE DÉPOSÉE

Couleur ambrée.

Recommandé pour son économie et pour tous besoins.

Les BOUGIES

LA VIERGE  
AUGUSTINS  
GIRONDINS

Les LESSIVES  
DU CORAN BLEU

Moussouse et Savonneuse  
L'ANÉMONE  
Moussouse.

PRODUITS FRANÇAIS

exclusivement fabriqués avec des matières françaises.

Vient de paraître :

ADRIEN PEYTEL

DOCTEUR EN DROIT, AVOCAT A LA COUR D'APPEL

LOI SUR LES LOYERS

### Doit payer qui peut

GUIDE PRATIQUE DU LOCA-  
TAIRE ET DU PROPRIÉTAIRE

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE DE

La Loi du 4 Janvier 1919

TOUS LES CAS EXPLIQUÉS  
ET RÉSOLUS, SIMPLEMENT,  
SANS AVOCAT, SANS PROCÈS

PRIX NET : 2 FR. 50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE  
PARIS — 30, rue de Provence — PARIS

## Maladies de la Femme

LA MÉTRITE

Il y a une foule de malheureuses qui souffrent en silence et sans oser se plaindre, dans la crainte d'une opération toujours dangereuse, souvent inefficace.

Ce sont les femmes atteintes de métrite.

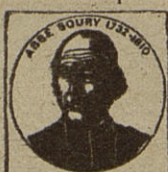
Celles-ci ont commencé par souffrir, au moment des règles qui étaient insuffisantes ou trop abondantes. Les Pertes blanches et les Hémorragies les ont épuisées.

Elles ont été sujettes aux Maux d'estomac, Crampes, Aigreurs, Vomissements, aux Migraines, aux Idées noires. Elles ont ressenti des élancements continus dans le bas-ventre et comme un poids énorme qui rendait la marche difficile et pénible.

Pour guérir la Métrite, la femme doit faire un usage constant et régulier de la

### JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui fait circuler le sang, décongestionne les organes et les cicatrise sans qu'il soit besoin de recourir à une opération.



Edger ce portrait

La Jouvence de l'Abbé Soury guérit sûrement, mais à la condition qu'elle sera employée sans interruption jusqu'à disparition complète de toute douleur.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'HYGIÉNITINE des DAMES, 2 fr. 25 la boîte, ajouter 0 fr. 30 par boîte pour l'impôt.

Toute femme soucieuse de sa santé doit employer la Jouvence de l'Abbé Soury à des intervalles réguliers, si elle veut éviter et guérir : Métrite, Fibrome, mauvaises Suites de couches, Tumeurs, Cancers, Varices, Phlébites, Hémorroïdes, Accidents du Retour d'Age, Chaleurs, Vapeurs, Étouffements, etc.

La Jouvence de l'Abbé Soury, toutes Pharmacies : 5 fr. le flacon ; 5 fr. 60 franco. Les 4 flacons franco gare contre mandat-poste 20 fr. adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la Signature de Mag. DUMONTIER.

(Notice contenant renseignements gratis.)

436.

## Les meilleurs Ouvrages sur l'aviation

L'ARMÉE DE L'AIR, par Jacques DUVAL. Préface du Général DUVAL, chef du service aéronautique aux armées. Un volume in-16. Net 2 fr. 50

C'est de tous les livres traitant de l'aviation militaire, celui qui dans la forme la plus claire et la plus attachante, donne les précisions les plus complètes sur la cinquième arme.

LA GUERRE DES NUES RA-  
CONTÉE PAR SES MORTS, par Jacques MORTANE et J. DAÇAY. Préface du lieutenant FONCK, le grand « as » aviateur (6<sup>e</sup> mille). Un volume in-6. Net 4 fr. 50

Un livre où revivent par leurs correspondances et leurs entretiens, dans leurs combats,

nos héros de l'air tombés pour la patrie : Guynemer, Garros, Gilbert, etc. Ce livre constitue la plus haute leçon de courage et d'énergie pour la jeunesse.

CHASSEURS DE BOCHES, par Jacques MORTANE (6<sup>e</sup> mille). Un volume in-16. Net 4 fr. 50

Ce livre comme les précédents consacrés à l'aviation, nous fait connaître les fantastiques exploits des héros de l'air : Guynemer, Nungesser, Dorme, Madon, etc.

QUELQUES GRANDS DUELS  
AÉRIENS, par le sous-lieut. VIALLET et Jacques MORTANE. Avec 32 dessins explicatifs du sous-lieut. Viallet. — Couverture en couleurs. Un volume, grand in-8 (19x24). Net 3 fr.

Collection "Les Héros de l'air"

### GUYNEMER L'As des As au Combat

Avant propos de Georges GUYNEMER :  
CONSEILS SUR LA CHASSE

ROLLAND GARROS, Virtuose de l'aviation, par Jacques MORTANE. Préface du lieutenant Marchal. — Couverture illustrée d'un portrait en héliogravure.

Les MYSTÈRES de la GUERRE AÉRIENNE (Les Missions spéciales). Récits de Guynemer, Navarre, Védrières, etc., recueillis par J. MORTANE.

Il paraît, dans cette intéressante collection, un volume chaque mois.  
Le volume in-16 : net. . . . . 2 fr. 50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE  
0, Rue de Provence, PARIS

# J'ai vu...

paraît désormais  
tous les vendredis

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. Bergère 39-61; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE  
LE PROCHAIN NUMÉRO SERA MIS EN VENTE LE VENDREDI 9 MAI



**NOS MORTS SAVENT QU'ILS SONT VENGÉS!**

*Pour apprendre la victoire à ceux de nos soldats qui tombèrent lors de la prise de Mulhouse en août 1914, le vieux clairon alsacien Burnhaupt va sonner la Marseillaise sur les tombes où ils dorment leur dernier sommeil.*



UN « CENT MÈTRES » IMPROVISÉ. — En Angleterre, tout est prêt à sport : Les gentlemen qui « en mettent » sur ce document ont décidé de disputer à la course les places d'un tramway. Les premiers arrivés seront les mieux placés. Hurrah! Hurrah!

## TOUS ATHLÈTES

**T**OUT le monde athlète! Le mot n'est pas trop fort et il est certain que si tout individu consentait à faire chaque jour un quart d'heure de culture physique, il n'y aurait plus, par la force des choses, que de petits hercules!

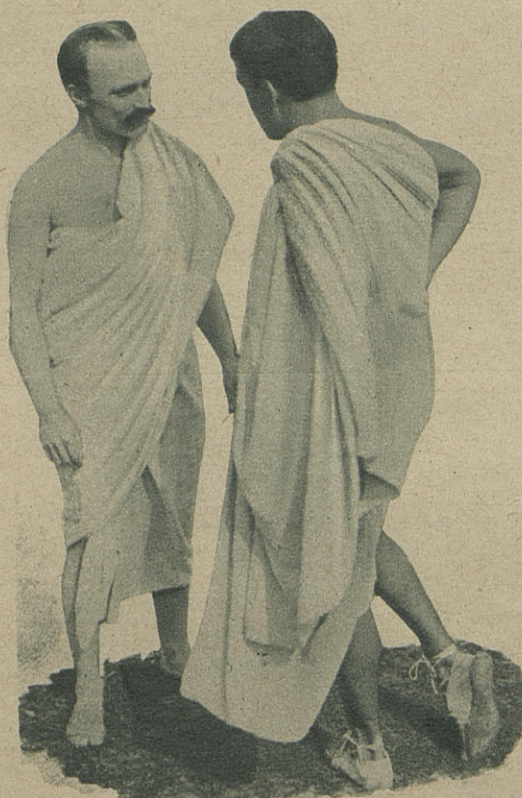
Depuis une vingtaine d'années la culture physique a d'ailleurs acquis une vogue qui l'a rendue populaire dans tous les milieux. Et si l'on répète que notre Père la Victoire lui doit son immarcescible verneur, il est avéré aujourd'hui que du haut en bas de l'échelle sociale depuis le chef de l'Etat lui-même — car M. Poincaré est un partisan convaincu — jusqu'au jeune ouvrier qui appartient à un club athlétique, les adeptes de la culture physique sont légion en France. Et disons-le tout de suite, heureusement pour l'avenir de notre race.

### LES ORIGINES DE LA CULTURE PHYSIQUE

C'est grâce à la propagation de la méthode de gymnastique suédoise qui eut pour auteur en 1806 le professeur d'escrime Ling que les Français en sont venus à considérer qu'il était peut-être bon de faire de l'éducation physique.

Incontestablement, c'est de nos jours seulement que la culture physique a pris un réel développement, mais l'Empereur Napoléon III avait déjà son professeur, le maître Triat, qui avait imaginé pour son impérial élève une sorte d'armoire médicale : une série de poignées tenant au bout de cordes passant sur une poulie et à l'autre extrémité desquelles pendent des poids. En 1865 le bordelais Eugène Paz, qui avait débuté tout d'abord comme journaliste au *Petit Journal* que dirigeait alors Albert Milhaud, fonda, 34, rue des Martyrs, un grand gymnase dont Gambetta fut bientôt un des plus fervents habitués.

A vrai dire, la plupart de ceux qui font aujourd'hui de la culture physique, n'ont



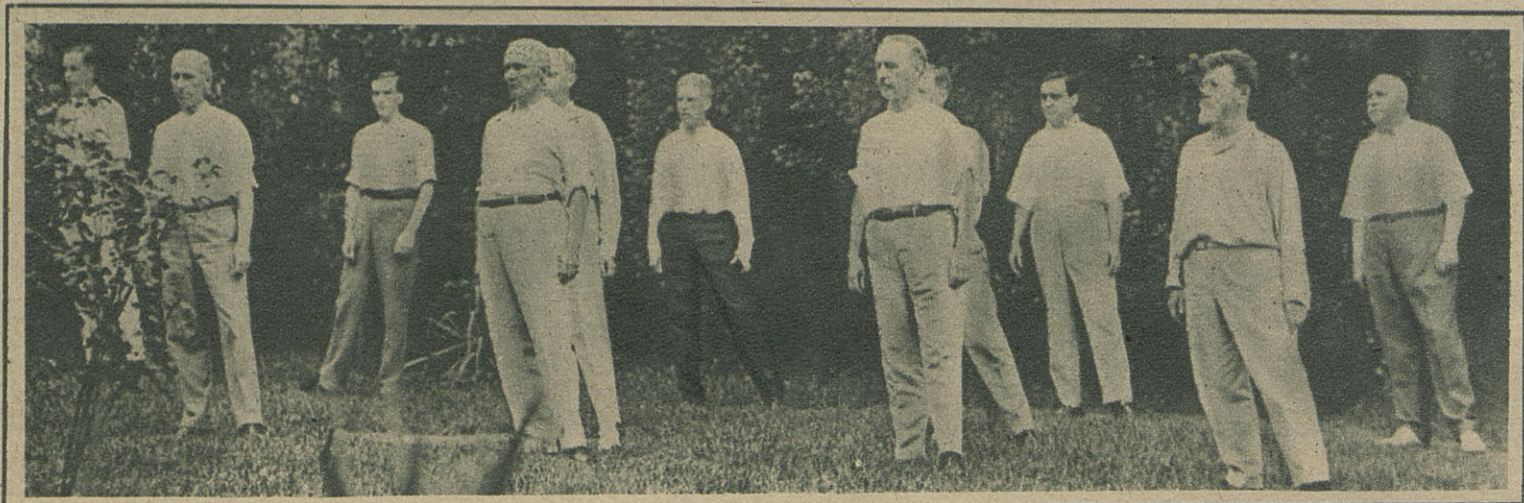
Deux fervents de la culture physique : le regretté Jean Bouin (de dos), l'athlète merveilleux mort au champ d'honneur, et le marquis de Polignac.

pas l'arrière-pensée de devenir des Apollon, des Deriaz, des Sandow et autres rois du muscle et de la beauté plastique. L'ambition de ces disciples est plutôt de combattre l'obésité, de se défendre contre la vieillesse. « Grossir, c'est vieillir un peu ! » et le docteur Ruffier, un des apôtres de l'éducation physique, écrit assez ironiquement que « l'abdomen potelé proémine en poire inesthétique, les flancs se surchargent de bourrelets disgracieux, les membres s'arrondissent en colonnes informes, le « cœur à l'ouvrage » diminue et l'obèse se rend compte qu'il est diminué physiquement et souvent intellectuellement ».

Si ce n'est quelques passionnés qui brûlent d'arracher 80 kilos d'une seule main, de jeter à deux mains au-dessus de la tête une barre à sphères de 140 kilos ou de tenir à bras tendu un poids de 37 kilos, ceux qui s'astreignent à faire travailler leurs muscles le font pour que leur ventre « tombe » et pour faciliter leur digestion. La vie des villes, pour les professions libérales où la fatigue morale l'emporte sur la dépense physique à peu près nulle est la cause principale de ces « poires inesthétiques » de l'abdomen!

Exécuter graduellement un certain nombre de mouvements de bras, de jambes, et même du torse, cela au saut du lit et dans le plus simple appareil possible, c'est-à-dire sans le moindre vêtement, tel est le principe général de toutes les méthodes de culture physique.

L'exhibition à la Grande Roue de Paris les 12 et 13 novembre 1909 du lieutenant Georges Hébert, directeur technique des exercices physiques dans la marine, et de six de ses meilleurs disciples, puis la fête du Grand Palais à laquelle participèrent les fusiliers marins de l'Ecole de Lorient provoquèrent un grand engouement en faveur de la méthode de l'Athlète intégral. Et, de fait, l'homme qui satisfait aux douze épreuves de la série type



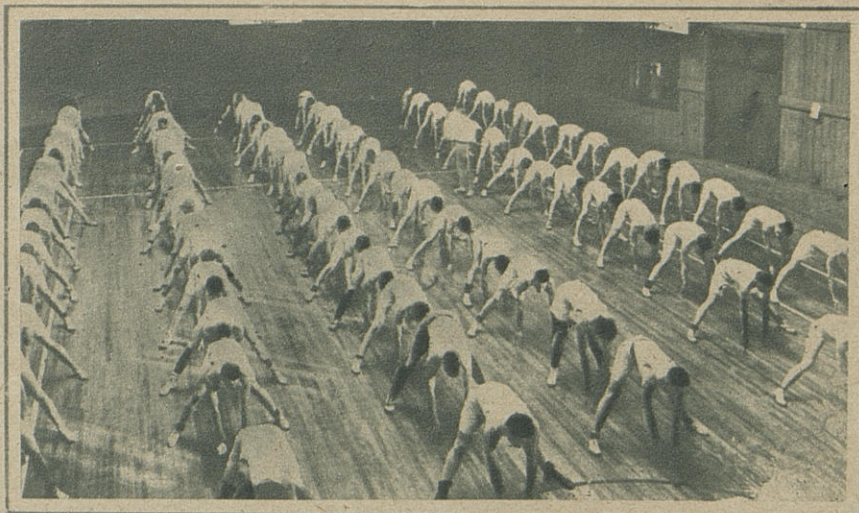
DES HOMMES D'ÉTAT QUI S'ENTRAÎNENT. — Ce sont là quelques membres éminents du Sénat américain et de hauts fonctionnaires qui font l'exercice sur le vert tapis des prairies, pour être plus dispos devant le classique tapis vert où se discutent les intérêts de leur pays.

du lieutenant Hébert, après avoir subi un entraînement rationnel d'exercices éducatifs, est un véritable athlète. Seulement courir, sauter, nager, grimper à la corde lisse et lancer le poids ne constituent pas des exercices possibles dans une chambre à coucher. Les calmes adeptes de la culture physique, c'est-à-dire ceux qui s'y livrent uniquement par raison de santé ou simplement par hygiène préventive ne peuvent guère appliquer les principes de la méthode Hébert.

**LES IMMORTELS  
« CULTURISTES »**

A Paris, où plus que partout ailleurs les hommes et femmes laissent leurs muscles dans une inactivité regrettable, la culture physique trouve aujourd'hui des apôtres dans tous les milieux. Des Académiciens comme Brioux, Richepin, Loti ont donné leurs photographies avec une louangeuse dédicace au maître qui a « de merveilleux secrets pour prolonger la jeunesse » et qu'ils appellent leur marchand de santé et de bonne humeur.

Pierre Loti est d'ailleurs un « culturiste » de vieille date. Instructeur de gymnastique à la caserne des Matelots à Rochefort, le jeune officier de marine Julien Viaud, qui était passé par Joinville sans y briller, devint soudain un gymnasiarque enragé et se livra même à l'acrobatie. Le futur académicien voulut même affronter les feux de la piste, et un beau soir, « Mon frère Yves », qui avait alors vingt-cinq ans, parut en maillot dans l'arène du cirque Fabri qui était de passage à Brest. Trois rappels récompensèrent l'acrobate amateur dont la soirée de débuts fut aussi celle de ses adieux. Il est vrai que Pierre Loti s'était livré à cette petite escapade dans le monde de la balle — il l'a dit lui-même — pour les beaux yeux d'une jeune écuyère de



UN MOUVEMENT D'ENSEMBLE DANS UNE ÉCOLE DE « CULTURISTES ».

dix-neuf ans. Pascaline Fabri, la fille du directeur du cirque ambulante.

Brioux, lui, se mit à la culture physique en revenant d'Extrême-Orient. Quant à Jean Richepin, dès sa jeunesse, il manifesta son goût pour les exercices physiques et pour la boxe de combat.

Côté des écrivains encore, M. Georges Lecomte, président de la Société des Gens de Lettres, avoue que chaque matin, au saut du lit, il consacre de quinze à trente minutes à des mouvements de culture physique.

**DE LA TRIBUNE A LA RAMPE**

Un peu avant la guerre, M. Loucheur, pour combattre la fatigue physique provoquée par un travail acharné, se décida à faire de la culture physique. Mais comme le futur ministre de l'Armement ne voulait pas consentir à prendre quelques minutes sur son travail, le professeur qu'il avait choisi profitait de ce que son élève devait se rendre de

ses bureaux de la rue de Mirosmesnil à son domicile particulier avenue Malakoff pour lui faire faire un peu de marche rationnelle. Mais un homme d'affaires n'a pas la patience de persévérer, pas plus qu'un leader politique. M. Briand, qui avait déclaré qu'il compterait parmi les adeptes de l'éducation physique, n'a pu se résigner encore à tenir sa parole.

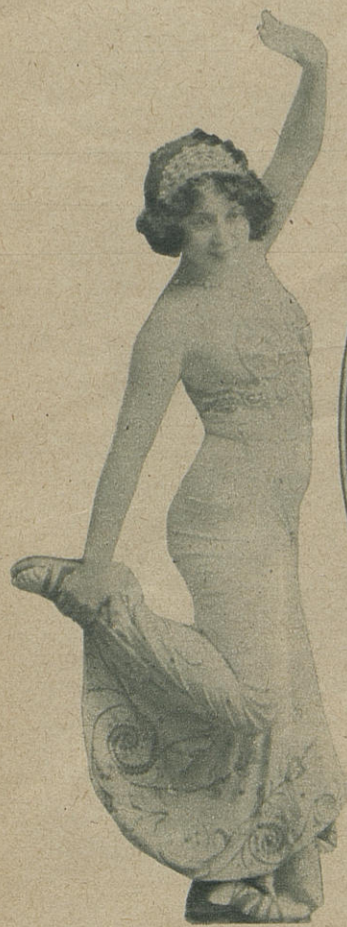
Il y a quelques années, un de nos confrères, Fantasio, avait publié un amusant truquage photographique : on y voyait le président de la République française, les présidents des deux Chambres et tous les ministres exécuter un mouvement d'ensemble. Mais, aux États-Unis, point n'est besoin de truquer les documents pour voir des ministres d'État faire de l'édu-

cation physique à titre de propagande : tous les membres du cabinet du président Wilson ont été cinématographiés en manches de chemise, exécutant tous ensemble une série de mouvements rythmiques. Nous ne sommes pas à la veille de voir un tel film avec des hommes d'État français, bien qu'au Palais Bourbon et au Luxembourg, il y a une salle d'entraînement où fréquentent pas mal de nos honorables.

Par contre, dans le monde des artistes, la beauté plastique compte pour beaucoup dans le succès, et malgré tout il faut rester longtemps jeune pour le public.

« Je suis svelte, mon flanc a la volute des vases grecs ! Mon bassin est lisse, ce n'est pas un bassin à flots ! Mes jambes sont d'une élastique et résistante souplesse. Voilà ce que donne la culture physique... Il vaut mieux cultiver son corps que son jardin !... » C'est en ces termes que l'étourdissant Coquelin cadet, dans un monologue gymnastique, se décrivait lui-même à l'inauguration de l'École de culture physique d'où il était d'ailleurs élève.

Paul Monnet, Albert Lambert, le jeune Alcover, de la Comédie-Française, Delmas, Renaud, Franz, de l'Opéra, Audouin, de l'Opéra-Comique, pour ne citer que ceux-là, pratiquent la culture physique. Régina Badet, Isadora Duncan, Natacha Trouhanova comptent parmi les plus fervents « culturistes ». Jadis Colette travaillait avec des haltères, conseillée par l'athlète Emile Maitrot qui devait mourir au champ d'honneur.



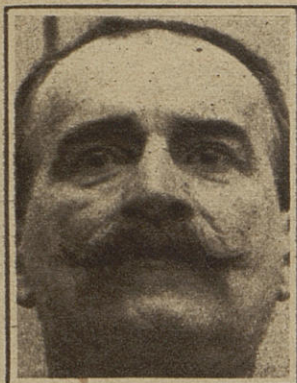
RÉGINA BADET qui attribue pour beaucoup sa souplesse à la gymnastique rythmique



QUELQUES FERVENTS ADEPTES DE LA CULTURE PHYSIQUE : (1) P<sup>r</sup> POINCARÉ ; (2) ALBERT LAMBERT ; (3) JEAN RICHEPIN ; (4) PAUL MOUNET ; (5) BRIEUX ; (6) PIERRE LOTI ; (7) LOUCHEUR ; (8) CLEMENCEAU.



Mme COLETTE en tenue de « culture physique » pour sa séance quotidienne.



GEORGES HÉBERT.

Carpentier prenait la direction du cours de culture physique et de toutes parts aujourd'hui des initiatives surgissent pour doter notre pays de stades où les athlètes pourront s'entraîner. L'éducation physique est donc à l'ordre du jour et l'exemple de M. Clemenceau qui, depuis dix-huit ans, jusqu'au jour où il fut atteint par la balle de Cottin, a pratiqué la culture physique, est une preuve flagrante de l'utilité d'un tel entraînement.

### LE PROFESSEUR DU TIGRE

C'est en effet à la gymnastique rationnelle qu'il fait tous les matins que le Tigre reconnaît cette endurance physique, cette souplesse de ces muscles qui lui permet, à lui qui est presque octogénaire, un labeur devant lequel reculeraient la plupart des parlementaires les plus jeunes et les plus résistants.

Donc M. Clemenceau fait de la culture physique et ne pourrait s'en passer. Chaque matin, à huit heures précises, son professeur le fait travailler sans arrêt pendant une demi-heure. Ce professeur, — car c'est un véritable maître ès-culture physique — s'appelle

M. Edouard Leroy. Lui seul peut se flatter d'approcher le Tigre et de s'en faire obéir. Quand M. Leroy arrive rue Franklin, on l'introduit aussitôt dans le cabinet de travail où M. Clemenceau, qui a pris son premier déjeuner, qui s'est rasé et qui a lu ses journaux l'attend déjà pour commencer. Notre Premier a la tenue réglementaire de l'éducation physique, c'est-à-dire qu'il est dans le plus simple appareil. M. Leroy quitte son veston et se mettant en face de son élève, il compte les temps des mouvements que M. Clemenceau exécute avec un appareil spécial. La « série » comporte des mouvements extenseurs et fléchisseurs des bras et des jambes exécutés debout ou couché. Le professeur n'a plus besoin d'exécuter lui-même la série : l'élève la possède merveilleusement depuis dix-huit ans qu'il pratique. M. Leroy insiste seulement sur la manière de prendre ou de retenir la respiration. Après une demi-heure d'exercices, M. Clemenceau s'abandonne aux mains de M. Leroy qui le masse scientifiquement et le frictionne vigoureusement avant de lui permettre de s'habiller.

A neuf heures moins le quart, M. Clemenceau a son chapeau sur la tête et monte dans son auto : dix minutes après, il est déjà au travail dans son bureau au ministère de la Guerre.

Quoique très docile et très consciencieux quand il prend sa leçon, le Tigre n'en pense pas moins aux affaires : il lui arrive d'abandonner une seconde les poignées de son appareil pour, sans se soucier de son costume académique, écrire rapidement deux ou trois notes. Et si un intime se présente pour lui parler d'urgence, cela ne l'empêche pas d'être reçu : au contraire, M. Clemenceau juge qu'il doit prêcher d'exemple et que la vue de son assiduité doit convertir les plus sceptiques à la culture physique. Certes depuis qu'il est le chef du gouvernement, les visiteurs sont plus rares à cette heure matinale : mais le général Mordacq, chef du cabinet militaire a eu plusieurs fois l'occasion de considérer son patron dans le costume de la Vérité.

L'attentat du 19 février interrompit naturellement pendant quelques semaines la leçon du président. Mais cela n'empêcha pas le professeur de venir tous les matins, à l'heure habituelle, rue Franklin, forçant les barrages d'agents et voulant à toutes forces voir le blessé. Les officiers d'état-major défendant obstinément la chambre du président, M. Leroy attendait patiemment la sortie des médecins. C'est que M. Leroy considère à juste titre qu'il est pour beaucoup dans la force physique de son élève et sans fausse modestie il admet que si M. Clemenceau n'avait pas été depuis dix-huit ans le fidèle culturiste qu'il est et n'avait pas suivi ses conseils, la France n'aurait pas eu le « Père la Victoire » qui, par son indomptable énergie, a beaucoup aidé Poch à bouter les Boches hors de France. Pour professer l'éducation physique, il faut être un convaincu, et c'est là une des qualités de M. Leroy. A huit ans il n'était qu'un enfant chétif dont la mort semblait proche : on lui fit faire de la gymnastique rationnelle, il se fortifia et de disciple devint un jour maître lui-même. Sa beauté plastique devint merveilleuse ! Sans cesse, il perfectionne sa méthode dont il ne consent à livrer les secrets qu'à un très petit nombre d'élèves. La leçon-type, la série, comprend dix mouvements. Ce sont ces dix mouvements qu'il expliquera lui-même pour nos lecteurs, lesquels pourront exécuter ainsi la « série du Tigre », aussi bien que M. Clemenceau lui-même.

HENRY COSSIRA.



ÉDOUARD LEROY.

### JULES VÉDRINES SE TUE EN TENTANT LE RAID PARIS-ROME



Le mécanicien Guillaïn.

Védrines à Dieppe avant la guerre.

Jules Védrines.

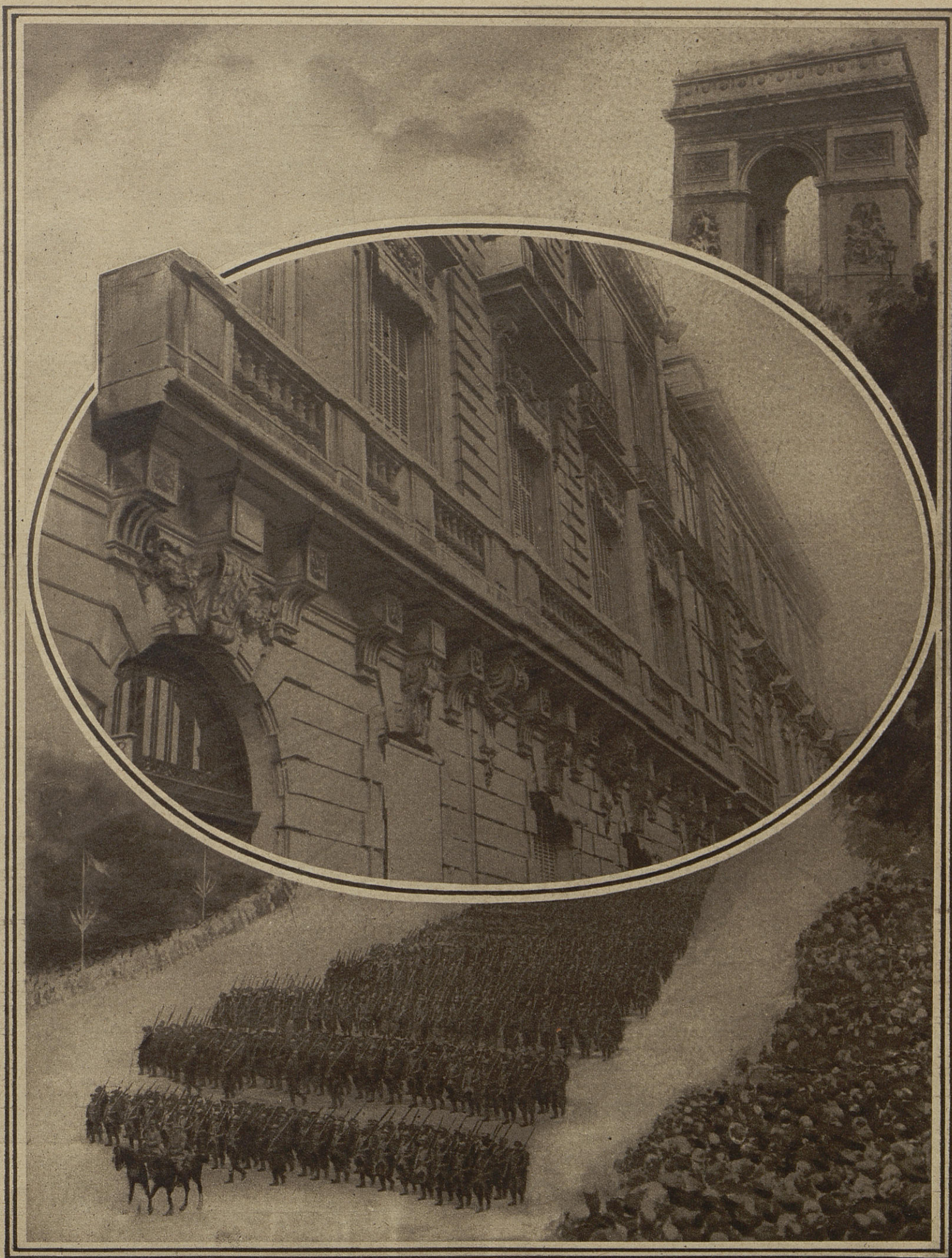
Védrines à Dieppe

Jules Védrines.

Le monde entier a appris avec une douloureuse émotion la fin tragique de Jules Védrines, le plus populaire et peut-être le plus hardi de nos aviateurs. C'est le Lundi de Pâques que se produisit la catastrophe. Parti à 6 h. 20 de Villacoublay pour tenter Paris-Rome, il survola Sens, puis Laroche et descendit en obliquant sur sa gauche la vallée du Rhône. Il tomba à

S'-Rambert d'Albon, près de S'-Vallier, dans la Drôme. Pendant la guerre, Védrines fut chargé de « missions spéciales ». Il fallait, pour les mener à bien, sa science de l'avion et surtout son courage. Nos lecteurs trouveront dans le livre de Jacques Mortane, qui porte précisément pour titre « Missions spéciales », le récit de quelques-uns de ses exploits les plus hardis.

*J'ai vu.*  
UN BALCON A CINQ MILLE FRANCS LA PLACE



Le jour tant attendu où l'on va célébrer la Victoire approche. La Commission des Fêtes a même déjà donné l'itinéraire du sublime défilé dont l'apothéose aura naturellement lieu sous l'Arc de Triomphe de l'Étoile. Mais là ne se bornera pas le programme de cette glorieuse journée dont la date ne saurait tarder à être fixée. Tout le long des Champs-Élysées, jusqu'à la place de la Concorde, ce ne sera qu'une voie triomphale. Aussi depuis longtemps

déjà les fenêtres des immeubles qui bordent la magnifique avenue qui se prête admirablement aux cortèges splendides — on sait qu'elle est unique au monde — font-elles l'objet des surenchères les plus extraordinaires. Des spéculateurs ont loué des hôtels entiers et on cite une dame qui pour avoir la joie d'applaudir nos soldats vainqueurs n'a pas hésité à payer 5 000 francs le droit d'être précisément à ce balcon dont nous donnons ici la photographie.

# Les Échos de J'ai vu...

## A LA PORTE DU COUVENT

Tout le monde a entendu parler de Mlle Eve Lavallière, qui après une carrière théâtrale notoire quitta le monde pendant la guerre en déclarant qu'elle se retirait au couvent.

Mlle Eve Lavallière n'a pas encore pris le voile: elle vit à Lourdes dans une maison de retraite d'où elle sort assez rarement; pourtant lors des fêtes carillonnées, on peut la reconnaître, quand on la connaît bien, — parmi les pèlerines qui processionnent devant la grotte ou sur les marches de la basilique.

Elle a bien tenté d'entrer réellement dans un couvent et de prononcer ses vœux; mais l'autorité ecclésiastique a craint de trouver chez elle une foi encore fragile et de voir la novice abandonner après un court séjour la cellule où elle prétendait se retirer.

Cependant l'existence exemplaire qu'elle mène depuis quelques mois a adouci les rigneurs de ses juges, et prochainement elle sera admise à prononcer ses engagements de novice qui ne seront pas encore des vœux éternels.

Il serait bien extraordinaire que les admirateurs de l'ancienne artiste eussent encore l'occasion de l'applaudir.

## M. CLEMENCEAU DANSEUR

Dans ses impressions de voyage en Amérique du Sud, dit un de nos confrères, M. Clemenceau raconte comment, lors d'une soirée chez le Président de la République du Brésil, il fut invité à prendre part au quadrille: « L'excellent préfet de Rio vint me signifier ce décret de l'autorité publique... Le désastre m'apparut imminent. Je me voyais devant les yeux railleurs du nonce rouge avec qui je venais d'échanger une cordiale poignée de main et qui, visiblement, ne me souhaitait pas le succès dans la carrière périlleuse où j'allais me lancer. Timidement, j'informai ma danseuse que mon dernier quadrille remontait à plus de cinquante années... Le bon gros homme, habillé d'une soie cramoisie et d'une bague où tout un œuf aurait pu cuire à l'aise, paraissait s'amuser beaucoup. Mais moi, j'allais être le scandale de la chrétienté. »

M. Clemenceau décida donc, après consultation avec sa partenaire, qui n'était guère plus experte que lui, d'imiter les évolutions du couple qui leur faisait face; malheureusement, il se trouvait que le couple d'en face avait formé exactement le même projet. Cependant, il fallait agir: « Enfin — dit M. Clemenceau — je comprends qu'il s'agit seulement de marcher sur les pieds les plus prochains et de faire de grands saluts, d'excuses, pour recommencer sans délai. C'est ce que j'accomplis avec un grand succès, au grand dépit de l'homme rouge, obligé de rire jaune au spectacle des grâces que je pouvais mettre au service de mon pays. »

## L'ŒIL

M. P..., député d'un département du Midi, monta l'autre soir dans un compartiment qui lui était réservé dans le rapide de la Côte d'Azur. Au dernier moment, le train était si encombré qu'un voyageur, le docteur N..., qu'il ne connaissait pas, lui demanda l'autorisation de s'installer avec lui pour ne pas faire un long voyage dans des conditions défavorables. M. P..., qui est compatissant y consentit aussitôt et le docteur s'assit en face de lui. Après quelques mots échangés, les deux voisins s'installèrent pour passer la nuit, on baissa la lampe et le législateur s'endormit.

Tout à coup, sans raison, il se réveilla et aperçut son voisin un œil clos et l'autre ouvert qui



M. GEORGES CLEMENCEAU

A la demande de nos Lecteurs  
**J'ai vu... paraîtra désormais  
toutes les semaines (le vendredi)**

Le prochain numéro sera mis en vente dans toute la France le vendredi 9 Mai :: :: ::

Nos lecteurs y trouveront avec de nombreux articles d'actualité — reportages — théâtre, modes et sports, etc.

LA PREMIÈRE LEÇON  
DE CULTURE PHYSIQUE  
par Georges LEROY  
Professeur de Clemenceau



CHARLES DERENNES L'AUTEUR

semblait le regarder fixement. — Vous me regardez? dit-il poliment.

L'autre ne répondit pas; l'œil semblait fixer un point vague dans le compartiment obscur.

— En voilà des façons! murmura M. P... fâché, et il se reconcoina, mais au bout de quelques instants la curiosité fut la plus forte et il lança un regard vers son compagnon de route. L'œil impitoyable n'avait pas changé de direction.

— Si vous trouvez drôle cette plaisanterie, c'est votre affaire! je vous prie d'avoir vis-à-vis de moi une attitude convenable si vous ne voulez pas me faire regretter de vous avoir fait bon accueil.

Silence.

— Imbécile! dit le parlementaire qui s'énervait.

Rien!

Enfin hors de lui, il se leva et saisissant le docteur par l'épaule il le secoua violemment:

— Je ne suis pas un bouffon dont on se joue.

L'autre, réveillé en sursaut, bafouilla quelques phrases terrifiées.

— Qu'est-ce que c'est! qu'est-ce qui vous prend?

— Vous me regardez depuis une demi-heure avec un œil innocent... j'en ai assez!

Mais le médecin éclata de rire:

— Mais, monsieur, excusez-moi! c'est un œil de verre!



LE PROFESSEUR ÉDOUARD

LES CONQUÉRANTS  
D'IDOLLES

Roman inédit par  
Ch. DERENNES

DES CONQUÉRANTS D'IDOLLES.

M. P... avoua que si son voisin dormait fort bien, lui passa une nuit blanche, tant le regard absurde de cet appareil de prothèse put le troubler.

## LE VIOLON D'INGRES

Un des principaux témoins de l'affaire Humbert, gros brasseur d'affaires et directeur d'un grand journal, se désintéresse à peu près complètement de la conduite du quotidien dont il a la charge. Il a commandité un des acheteurs de bijoux célèbres sur la place de Paris par sa publicité tapageuse et c'est dans l'arrière-boutique de ce commerçant qu'il passe le meilleur de son temps.

Assis devant un panier de fruits qu'il mord à pleines dents, il attend que son associé vienne le trouver avec des bijoux à acheter; alors son œil s'éclaire, il soupèse le joyau, contemple les pierres et prononce son jugement:

— Deux mille...

Puis son visage reprend un aspect ennuyé et découragé; car le seul plaisir qui reste à ce puissant, c'est de jouer le rôle d'un prêteur à gages comme on en voyait au XVIII<sup>e</sup> siècle dans les quartiers juifs d'Amsterdam... On s'amuse comme on peut.

## LES VOLUPTÉS D'UNE LENTE MASTICATION

M. Horace Flechter qui vient de mourir à Copenhague à l'âge de soixante-neuf ans, raconte l'Opinion, était l'inventeur du Flechterisme, cette théorie, qui attribue la plupart de nos maux à une mastication trop rapide.

Ce qui était séduisant dans sa doctrine, ce n'est pas seulement qu'elle présentait des avantages nettement utilitaires, tant au point de vue de la santé qu'à celui de la bourse (car Flechter recommandait de manger peu); c'est aussi que selon Flechter, elle était une source de jouissances jusqu'alors ignorées. Des nourritures amidonnées sont en effet transformées en sucre par une salivation prolongée. « Souvent, dit Flechter, des mets qui, au premier contact, semblent secs et dépourvus de goût, en arrivent à s'échauffer sous les jus secrétés par la bouche; ils livrent toutes les qualités vivifiantes qu'ils recèlent et acquièrent ainsi une saveur exquise qu'aucune sauce au monde ne peut donner. » Un séjour prolongé dans la bouche, s'il faut en croire Flechter, enlève leur nocivité à des aliments qui, sans cela, pourraient être très dangereux. Flechter n'interdisait, en principe, aucun mets, même aux malades à qui des médecins interdisent les nourritures qui leur sont les plus agréables. Le café, les vins, les liqueurs ne nuisent point, disait Flechter, à condition qu'on les garde assez longtemps dans la bouche; cette opération, disait-il, obligeait d'ailleurs à n'en boire que peu, car le palais en était vite rassasié!

Tous ces préceptes, Flechter les a réunis dans plusieurs livres et en particulier dans un ouvrage intitulé: « Le nouveau Glouton ou Epicure ». Un de ses axiomes était qu'il ne faut rien avaler qui n'ait pu d'abord être réduit par la mastication à la forme liquide. Il en était d'ailleurs arrivé, vers la fin, à être moins absolu sur ce point particulier et son disciple, le D. Kellogg n'est pas aussi hostile que lui aux aliments solides. Le D. Kellogg a publié plusieurs livres dont les titres sont assez suggestifs. Citons seulement: « L'Itinéraire d'un Déjeuner » et « L'Hygiène du colon ».

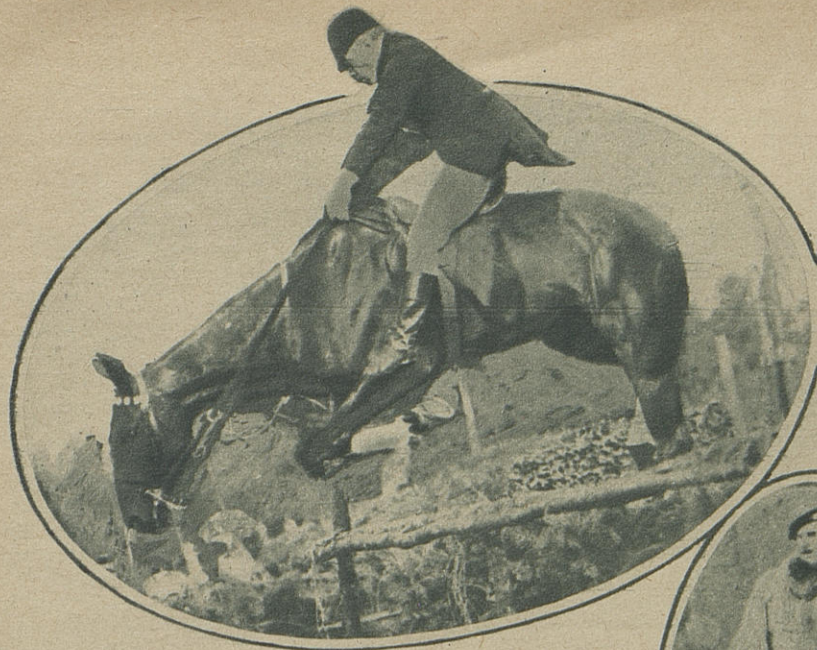
J. V.



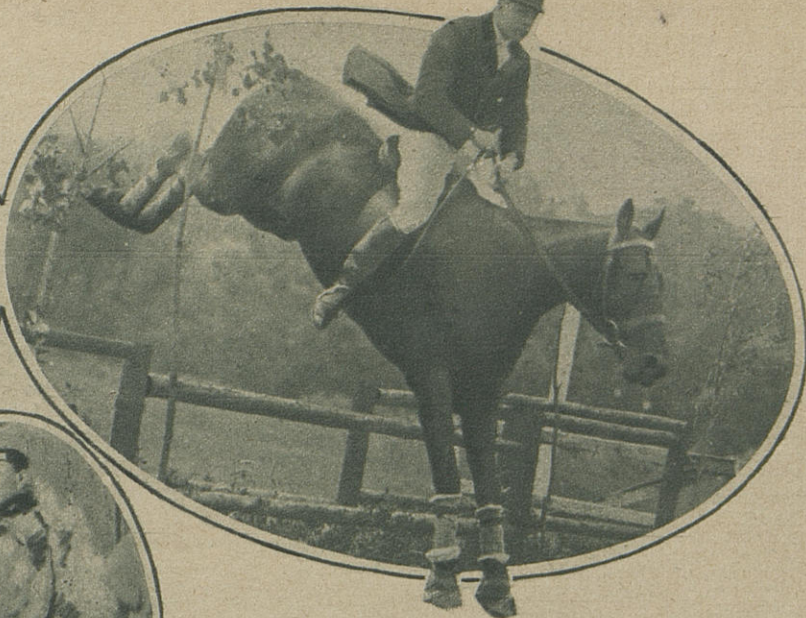
LES LAURÉATES D'UN CONCOURS DE BEAUTÉ  
(Au centre) MISS MYRIAM J. SABBAGE, CLASSÉE  
PREMIÈRE, REMPORTE LE PRIX DE 25.000 FR.

Notre grand confrère le Daily Mirror a eu l'heureuse et charmante idée d'organiser un concours de beauté entre toutes les « munitionnettes » anglaises de la guerre. Voici quelques-unes des jeunes femmes que remarqua tout spécialement un jury composé en majeure partie d'artistes réputés pour la sûreté de leur goût.





LE COMMANDANT DE CHAMPSAVIN MORT AU FEU.



LE LIEUTENANT AVIATEUR PAUL MIOT MORT A L'ENNEMI.

## Les Beaux Cavaliers

CHANTILLY et Maisons-Laffitte ont retrouvé depuis quelques semaines leur animation d'autrefois. Les entraîneurs préparent activement leurs chevaux ; gentlemen et jockeys s'apprentent à galoper sur les pistes vertes et à franchir les rivières et les talus. La vie sportive va reprendre avec intensité. Nous ne voulons pas laisser commencer cette nouvelle période hippique sans avoir un souvenir plein d'admiration et d'émotion pour ceux qui ont donné leur vie pour sauver leur pays, pour ceux grâce à qui la France doit de conserver sa place dans le monde.

En tête des cavaliers disparus, il convient de citer le commandant *Bossut*, tué en menant héroïquement à l'attaque les groupes de chars d'assaut qu'il dirigeait. Le commandant *Bossut* était le plus brillant, le plus énergique, le plus sympathique de nos riders. Innombrables sont les steeple civils ou militaires qu'il a remportés à Auteuil et en province, où il ne craignait pas d'affronter la lutte contre les jockeys les plus en vogue. Il montait mieux que personne *Lavandier II*, animal spécialement difficile, et mena souvent à la victoire les couleurs de M. Watinne, dont il surveillait les chevaux à l'entraînement. Nommons également le commandant *de Champsavin*, moins assidu sur les hippodromes depuis quelques années, mais qui tenait la première place parmi les cavaliers de concours, triomphant encore en 1914 avec *Poor Boy* dans le prix Mornay, à Paris. Atteint par les gaz en défendant les forts de Verdun, il est venu mourir à Nantes ; — le commandant *d'Abzac*, qui avait commencé sa carrière au 1<sup>er</sup> chasseurs à Châteaudun, aux côtés des lieutenants Danloux, H. Petit, E. de Royer, d'Orgeix, si souvent applaudis en public. Il fut tué au retour d'une mission particulièrement importante ; — le commandant *du Pesty*, un des grands organisateurs de l'aviation moderne ; versé dans l'infanterie, il trouva une mort héroïque à la tête de son bataillon ; tous ont conservé le souvenir du brio avec lequel il faisait un parcours, de l'énergie qu'il déployait à l'arrivée ; — le commandant *Perveau*, qui, comme gentleman et comme propriétaire, vit souvent la fortune lui sourire.

Sont également tombés au champ d'honneur : le capitaine *Fenwick*, un des cavaliers premier rang ; — le capitaine *de Lassence*, mort en héros au mont Kemmel ; — le capitaine *de Malherbe* atteint dans une reconnaissance en automobile : en courses militaires avec *Munt Prospect Pride*, en épreuves civiles avec *Orsanco*, en concours hippiques avec *Rayon d'Or* et *Fol-Espoir*, partout où il y avait à galoper et à sauter, le commandant de Malherbe était un fanatique des obstacles, à qui bien peu d'hippodromes de province étaient inconnus. Il fut tué dans les Flandres ; — M. *Le Cerf*, qui avait d'excellents poulains, *Duc-de-Ferrare* entre autres, recrutés avec soin ;



LE COMMANDANT BOSSUT EN TENUE DE COMMANDANT DE TANKS, MORT AU CHAMP D'HONNEUR.

il est mort en réglant le tir de sa batterie ; — M. *Mahuzids*, un des gentlemen les plus appréciés du Midi : Pau et tout le Sud-Ouest n'avaient pas de secret pour lui, ce qui ne l'empêchait pas de lutter à Dieppe et à Auteuil ; — le lieutenant *A. d'Orsetti*, un jeune officier à qui l'avenir semblait plein de promesses ; il venait à peine de débiter et avait déjà enlevé la coupe du Touquet, un éclat d'obus le frappa dans les rues d'Amiens ; — le lieutenant *H. de Juge*, dont l'écurie de pur sang et d'anglo-arabes était une des meilleures du Midi ; — M. *Gasparé Keller*, dont on se rappelle les victoires avec *Argument* ; il fut écrasé par son cheval en service commandé ; — M. *H. de Sarret*, qui s'était consacré à la direction de l'établissement entraînement de M<sup>me</sup> Lemaire de Villers ; — le capitaine *Seigner* et le lieutenant *Michaux*, deux lauréats du Championnat du cheval d'armes.

On voit quelles pertes irréparables a subies



ALEC CARTER, LE CÉLÈBRE JOCKEY MORT AU CHAMP D'HONNEUR.

## morts au feu.

le monde des courses, et combien est longue la liste de ceux que, hélas ! nous ne reverrons plus.

Nous avons aussi à enregistrer la disparition de quelques-uns de nos meilleurs jockeys, en tête desquels il faut mentionner *Alec Carter*.

Pour faire un bon cavalier de steeple, il est nécessaire d'avoir du courage et du perçant pour aborder sans hésitation les obstacles les plus sévères, du sang-froid et du calme pour savoir se placer dans un peloton, la science du train pour ne pas essouffler son cheval dans une course folle ou se laisser distancer sans raison, enfin de la décision et de l'énergie pour demander l'effort final au moment voulu.



Alec avait au plus haut point toutes ces qualités.

De la famille des Carter, les excellents entraîneurs de Chantilly, Alec fut initié dès son plus jeune âge aux choses du turf. Doué d'aptitudes physiques tout à fait spéciales et formé à une telle école, il devait forcément réussir. Dès ses débuts comme apprenti, il se signala à l'attention des propriétaires et se fit remarquer en courses plates. Puis il s'adonna presque exclusivement au « steeple chasing » et la connut de beaux triomphes. Il porta les couleurs les plus connues, monta les vainqueurs célèbres, les chevaux difficiles avec une égale maestria, et devint le jockey le plus apprécié du public. Les connaisseurs admiraient sa position, son tact, sa science, et les pelousards aimaient mettre cent sous sur la « monte à Carter », sûrs que leur argent serait bien défendu.

À la déclaration de guerre, il quitta la casaque vert de mer et orange pour endosser l'uniforme de dragons, se distingua parmi les plus braves, mais tomba bientôt sous les balles allemandes. Tandis qu'il succombait au commencement des hostilités, un autre jockey, appelé à un bel avenir, *Jacques Bara*, fils de l'ancien entraîneur de *Fusain II*, dont la réputation justement méritée grandissait chaque jour, était mortellement frappé à la fin de la guerre.

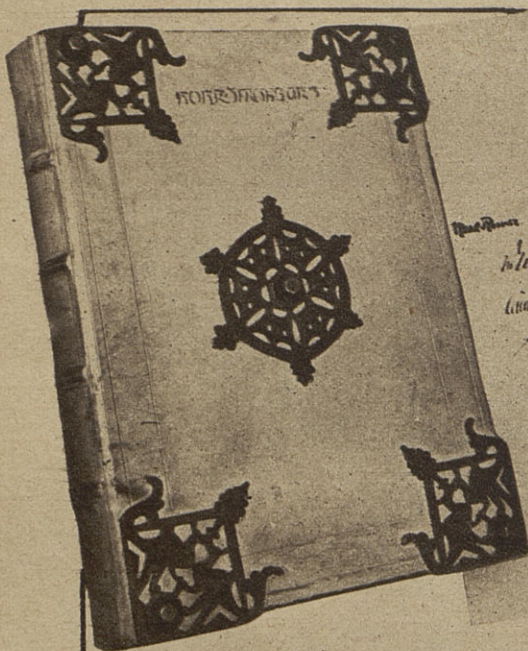
Morts aussi *Cottencin*, de chez Mayer, et *Hardy*, de chez Paul Pantal, deux bons serveurs dont la tâche ingrate consistait souvent à monter les débutants dans leurs premières sorties.

Le souvenir de tous ces cavaliers tombés pour la Patrie jettera un voile de tristesse sur les réunions de réouverture, mais nous serons heureux de revoir et d'acclamer ceux qui se sont couverts de gloire sur les champs de bataille, et qui, plus heureux que leurs camarades, ont pu sortir indemnes de la grande tourmente qui a bouleversé le monde.

HENRY DE ROYER.

D'UN CHATEAU DU KAISER  
AU MUSÉE DE L'ARMÉE

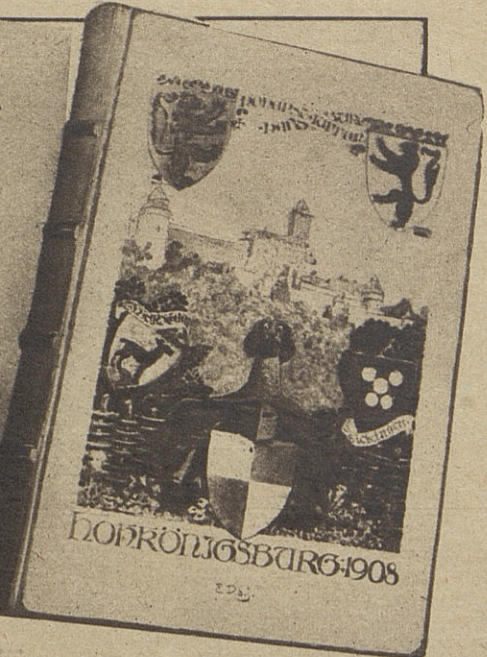
DE LA SIGNATURE "WILHELM"  
A CELLE DU MARÉCHAL PÉTAÏN



*Wilhelm*  
27. 1918  
Comandante en chef de l'armée allemande

*Wilhelm*  
1910  
Auguste D. D. D.  
Victoria Maria  
Imperatrice d'Allemagne

*Maréchal Pétain*  
1918  
Comandante en chef de l'armée française



C'est le livre d'or de ce château de Hoch-Königsburg donné à Guillaume par les Allemands d'Alsace. L'Empereur déchu avait coutume d'y passer chaque année, au Printemps, quelques semaines et d'y traiter, avec ses parents, quelques intimes. Pour perpétuer le souvenir de leur passage, les invités de marque du Hohenzollern signaient sur le livre d'or de leur lourde écriture germanique. On y trouve à chaque page au-dessous de la signature impériale « Wilhelm » des noms de princes, de princesses, d'hommes politiques. Véritable aubaine pour les graphologues qui ne man-

queront pas — peut-être ont-ils raison — de confronter les signatures successives de Guillaume pendant les quatre ans de guerre et d'y trouver la preuve du fléchissement de sa volonté qui défailloit. Quoi qu'il en soit, c'est le maréchal Pétain, qui, avec le général Gouraud, a signé le dernier feuillet du livre. Et c'est un ordre. Le livre d'or du château de HochKönigsburg où l'empereur Guillaume à l'apogée de sa gloire signait d'un Wilhelm triomphant, figure par la volonté du maréchal Pétain au Musée de l'Armée, où il perpétue le souvenir de notre victoire.

**BONICHET,** (1)  
APOTRE DU SYSTÈME TAYLOR

Et puis, si l'exemple de l'armoire ne vous plaît pas : dans l'ébénisterie, — et je ne vous le dis pas par vanité, — il y a la façon et le bon ouvrier vaudra toujours mieux que la meilleure machine. Mais dans le travail de mon fils, par exemple, un semoir, une faucheuse, une charrue, à part les grandeurs, il n'y a pas de différences : vous vous fichez pas mal qu'on y colle des filets en or, ou des écrous en radium. Eh bien, si un semoir ou une charrue coûte trois fois moins, votre grain sera meilleur marché et tout le reste, puisque ça découle de source.

Une dernière observation me vint : « Mon vieil ami, lui dis-je, il existe encore une chose que vous avez tort de ne pas faire entrer en ligne de compte. Taylor, avec son système, exige de l'ouvrier un effort maximum. On travaille peut-être moins de temps, mais, pendant les heures de labeur, l'ouvrier doit fournir son maximum de rendement. Il n'a pas le temps de lever le nez : une moyenne est établie de production horaire, et, si le travailleur reste au-dessous de la moyenne, il est éliminé.

— Tant mieux ! s'écria férocelement Bonichet. Les propres-à-rien sont des gâte-métiers. C'est toujours eux qui grognent et qui demandent. Les moyennes, comme vous dites, sont établies d'après un rendement minimum : si un compagnon n'est pas fichu de faire le même travail que son voisin, pourquoi donc qu'il aurait la prétention de gagner autant que lui : seulement, dans une usine bien organisée, s'il y en a un qui prend du retard, il retarde tous les autres : c'est-il juste ? On l'envoie voir ailleurs, s'il y a de la place pour pêcher à la ligne ! Ce qui ne veut pas dire qu'un type qui fait des boulons comme un manchot ne sera pas capable de faire un tourneur épatant. Comme on dit dans le livre que j'ai lu, il faut que la besogne s'adapte aux facultés...

— Ah ! je vous y prends, Bonichet, vous me faites une conférence pour m'épater avec le produit de vos lectures récentes... Et si je voulais être sévère pour vous, je vous dirais que vous ne prêchez pas d'exemple, car, dans une société stan-

(1) La première partie de cet article a paru dans notre dernier numéro.

dardisée, vous n'auriez pas pu vous arrêter vingt minutes pour bavarder avec moi, et vous auriez été contraint de gagner la maison de votre fils sans vous attarder en route...

Mais Bonichet, indigné, me répliqua : — Ce qu'il faut entendre ! Vous n'y connaissez rien à la standardisation ! Quand un ouvrier est fatigué, il se repose, pour reprendre son travail dans de meilleures conditions, sitôt qu'il est d'aplomb. Ainsi, moi, je commençais à traîner la patte, et je n'en aurais pas fini d'aller à Puteaux. Maintenant me voilà remis, et je parierais bien encore, puisque je vais y aller plus vite, que j'y serai aussitôt que si je ne m'étais pas arrêté !... »

R. D.

**PATROUILLEURS ET DRAGUEURS DE MINES** (2) (Notes de guerre)

Dragage périlleux qui leur rapporte, outre la satisfaction du devoir accompli, une gratification de quelques francs par tête.

Il n'est guère de semaine qui n'amène son



La soupe sur le pont d'un de ces dragueurs de mines, dont les hardis et silencieux équipages labourent la mer pour rendre aux traversées leur ancienne sécurité.

accident. Parfois ils heurtent une mine sans l'avoir aperçue, et c'est alors la catastrophe. D'autres fois une lame traîtresse vient cueillir sournoisement, sur le pont, un matelot dont l'ultime appel se confond avec les hurlements du vent. Un cri retentit, dominant le tumulte des éléments :

— Un homme à la mer !

S'écartant de sa route, le bateau décrit quelques cercles autour du point où s'est produit l'accident. Puis, ne découvrant rien, il reprend sa croisière. La marine française compte une victime du devoir de plus !

C'est une rude existence que celle de ces hommes. C'est un sacrifice accepté de tous les instants que leur vie, le sacrifice inglorieux des héros inconnus. Et, cependant, ils ne sont pas tristes. A bord, comme à terre, leur gaieté fuse en éclats brusques. Ses caractéristiques sont : la spontanéité et le besoin de manifestations bruyantes.

C'est ainsi que, si vous vous avisez de leur dire qu'ils sont des héros, vous regardant de leurs grands yeux clairs, au fond desquels brille une flamme ingénue, ils vous éclateraient de rire au nez et vous tourneraient le dos.

Cette lutte contre la mort, ce mépris du danger imprévu, ce dévouement de tous les instants, c'est leur vie à eux ! C'est l'atmosphère qu'ils regrettent lors d'un trop long séjour sur le « plancher des vaches ».

Civils de l'arrière qui jouissez, presque comme en temps de paix, des agréments de la « douce France », poilus abondamment ravitaillés en vivres et en munitions de façon à vous permettre de remporter d'éclatantes victoires, souvenez-vous que c'est à l'héroïsme silencieux de ces obscurs que vous le devez.

Donc, de ce que nos escadres cuirassées se sont reposées à l'abri, faute d'un adversaire qui acceptât de se mesurer avec elles, gardez-vous d'en conclure — et de répéter inconsidérément — que « dans cette guerre la marine ne fait pas grand chose ».

Les sous-marins allemands qui dorment au sein des flots pourraient témoigner du contraire si la consigne n'était d'observer, à leur sujet, un silence de mort !

Et maintenant que la lutte est terminée pour tout le monde, eux seuls continuent à combattre. Avec le même acharnement que par le passé ils labourent la mer pour rendre aux traversées leur ancienne sécurité en repêchant les mines immergées par les divers belligérants.

Honneur soit rendu à leur silencieux dévouement ?

G. DE RAULIN.

(2) Voir notre numéro 195.

*J'ai vu.*  
**GRANDEUR ET DÉCADENCE**



*L'exécution de Bolo Pacha...*



*Humbert entre les gardes qui l'escortent.*



*Le P<sup>r</sup> Monier jugé par ses pairs.*

Ils étaient trois, trois grands hommes au faite de l'opulence et de la célébrité. Le pacha Bolo, somptueux comme un ballet russe, éblouissait de Paris à Biarritz ; le président Monier trônait à la Cour, irréprochable comme l'hermine de sa simarre ; le sénateur Humbert présidait la commission de l'armée et tonnait à tous les échos ses campagnes patriotiques. Mais la main de l'Allemagne a tendu de l'argent... Elle est si vile qu'elle a sali

de son contact non seulement l'homme qui y saisit les deniers de Judas, mais même ceux qui ont eu la seule imprudence de l'approcher : La Trinité s'écroule et quel tragique effondrement !... Bolo fusillé ; le Président Monier, l'homme impeccable, est convaincu par ses pairs de forfaiture... Quant à Humbert, le voici qui, dans le box des malandrins, se défend frénétiquement, encadré par ses nouveaux familiers : des gardes municipaux !...

# LES PETITS FAITS DE LA QUINZAINE



La mode au Bois : Tailleur écossais.



Groupe d'aviateurs américains pour les escadrilles desquels les femmes françaises, sous les auspices de Pays de France, broderent des fanions. — Au centre, l'as français Nungesser.



La mode à Paris : M<sup>lle</sup> Forzane, le matin.



Roger de Nereys publie un livre de vers.



M<sup>lle</sup> Lucie Bachelet dans « Les Maris de Ginette ».



Le vrai visage de la France, d'après un journal satirique allemand Le Kadderadatch.



Les Allemands manifestent à propos de Dantzig. — Sur les pancartes : « Dantzig doit rester allemande ! Elle est à nous. »



A la conférence : — LA PAIX. — Croyez-vous que mon tour va venir ? (Routler. — Le Journal.)



Les grèves à Barcelone, apaisées, depuis, par le C<sup>o</sup> de Romanones à qui succède M. Maura.



Des paysans polonais, venus exposer leurs revendications au P<sup>r</sup> Wilson.



Le général Haller (X) commandant en chef des armées polonaises, au moment où il va partir en Pologne.



Au procès Humbert : MM<sup>mes</sup> Max Raymond (1) Germaine Thouvenin (2) et Madeleine de Beauregard (3).

*J'ai vu*

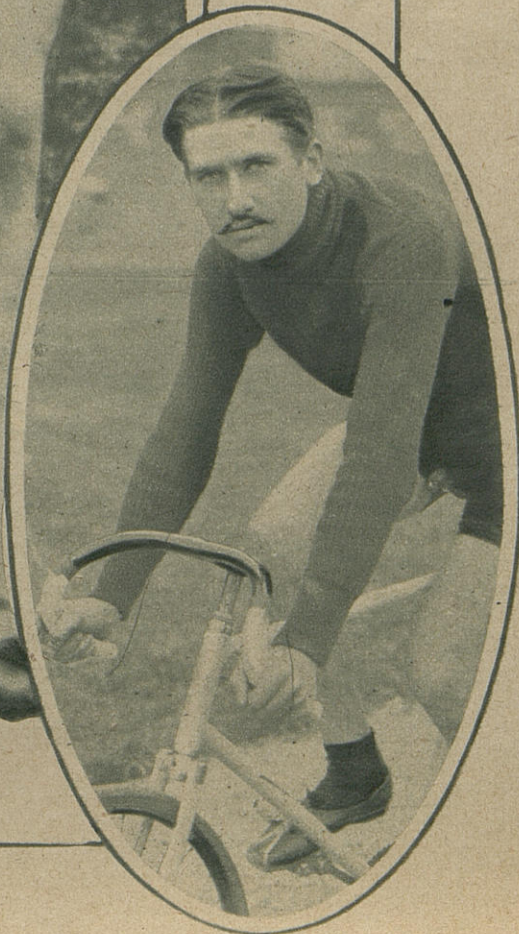
## LA QUINZAINNE SPORTIVE.



Le Stadoceste Tarbais, champion de France, a battu l'Aviron Bayonnais, le dimanche 13 avril.



Pélissier s'adjuge l'épreuve Paris - Roubaix, courue pour la première fois de puis la guerre le 20 avril.



### VERMEULEN ET KEYSER DANS LA COURSE DE 15 KILOMÈTRES

C'est le mois des grandes épreuves classiques. Toutes furent ardemment disputées : vainqueurs et vaincus y firent montre des plus belles qualités sportives. Dans le championnat de France le Stadoceste Tarbais l'emporta sur l'Aviron Bayonnais, mais de justesse. L'équipe basque, toujours merveilleuse d'entrain, domina pendant la première mi-temps. Mais au cours de la deuxième, Tarbes fut le maître de la partie par le jeu de ses avants et les belles attaques de ses trois quarts. Dans la classique épreuve cycliste Paris-Roubaix, Henri Pélissier s'adjugea la première place à une demi-longueur devant Thys, en 12' 15" 2/5. Enfin, sur le terrain de la légion Saint-Michel, le Tourquennois Vermeulen triompha de Jacques Keyser et couvrit les 15 kilomètres en 15' 12" 2/5. Certes, Jean Bouin fit mieux, mais sur un meilleur terrain.

# NOS DROITS SUR LE BASSIN DE LA SARRE

Le statut du bassin minier de la Sarre vient d'être après des discussions sans nombre défini par les Quatre. La France, à qui il fut volé en 1815 par la Prusse, en obtint la gérance durant quinze années. A l'expiration de ce délai, la population sera invitée par voie de referendum à faire savoir si elle préfère être réunie définitivement à la France, sa patrie ancienne à qui l'attachement de tels liens. Dans le cas improbable où elle désirerait retourner à l'Allemagne, celle-ci aurait alors à nous rembourser le prix des mines dont la propriété ne peut nous être contestée.

## LES RAISONS QUI JUSTIFIENT NOS DROITS

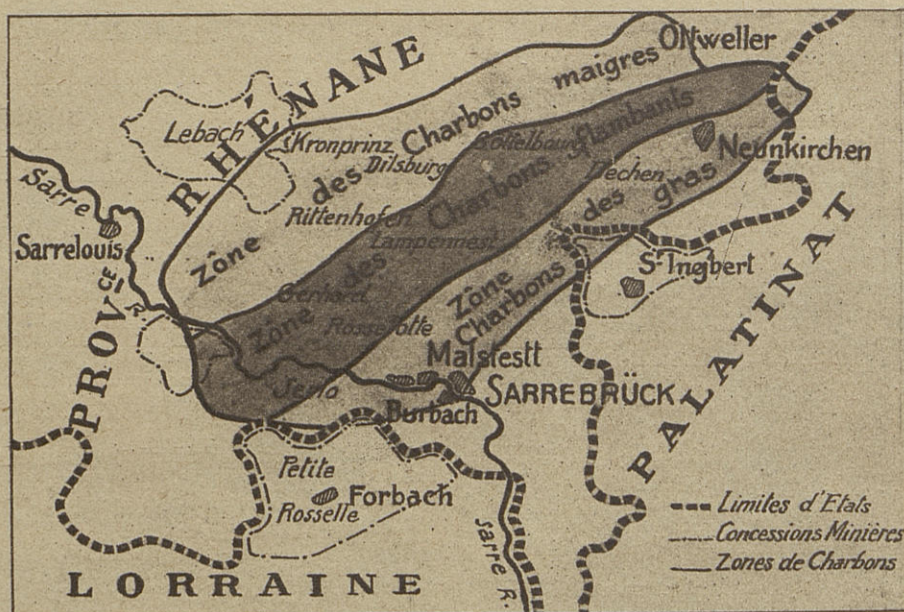
La région de la Sarre avait été réunie à la France en 1648 et elle avait suivi les destinées du duché de Lorraine dont elle était partie intégrante et l'une des principales défenses. En 1697, la partie méridionale du bassin nous avait été acquise. Sarrelouis qui fut fortifié par Louis XIV, et dont le nom même évoque le souvenir du Grand Roi, consacrait la fermeture d'une de nos voies d'invasion. En 1790, les exploitations en activité dans la région de Sarrelouis furent ajoutées à nos possessions, et, en 1793, ce furent les mines de Nassan-Sarrebruck. Sous la Révolution, Sarrebruck devint un chef-lieu d'arrondissement du département de la Sarre dont Trèves était le chef-lieu. La paix de Bâle consacra l'annexion totale du bassin à la France, et seules les exploitations du Palatinat demeurèrent à la Bavière.

La France fit alors une tentative d'organisation et, en l'an X, fut fondée l'école des mines de Geislautern. La Sarre devint le centre d'un bassin houiller très important qui fut mis en valeur par les soins et aux frais de l'État français; de 1808 à 1811 Napoléon Ier, fit prospecter par ses ingénieurs, Duhamel et Calmelet les 367 kilomètres carrés. Les résultats de ces travaux furent consignés dans un atlas graphique, qui fut reconnu comme l'opération la plus considérable du genre, exécutée, à cette époque, en Europe, et qui constituait l'unique carte géologique de la région.

Mais, en 1814, les troupes prussiennes reprirent Sarrebruck et toute sa région; le 30 mai 1814, la France perdait le nord-est du bassin; Louis XVIII gardait cependant Sarrelouis; mais en 1815, le Gouvernement prussien, instruit de l'importance du bassin houiller, réclamait une rectification de la frontière de 1814. Le Congrès de Vienne du 9 juin 1815, déterminant les limites de la France, conformément aux principes des nationalités et du principe historique, nous laissait le bassin de la Sarre. Mais au traité de Paris du 20 novembre 1815, Stumm et Bocking, les conseillers du roi de Prusse, obtinrent gain de cause malgré la résistance de la Russie et de l'Angleterre, et nous arrachèrent la presque totalité du bassin avec Sarrebruck et Sarrelouis. Et pour achever son œuvre infâme, le Gouvernement de Berlin exigea la remise de l'atlas minier de nivellement des onze concessions créées par les ingénieurs français; Louis XVIII eut la faiblesse de céder, et le 30 juillet 1817, les précieux documents furent remis aux délégués prussiens.

Telles sont les raisons qui justifient les droits imprescriptibles de la France à la possession du bassin de la Sarre, malgré les protestations de nos minoritaires.

Et ces raisons n'existeraient pas, que d'autres, plus importantes, nous imposeraient de récla-



CARTE DU BASSIN HOUILLER DE LA SARRE ET DE SES ZONES.

mer impérieusement ce riche bassin houiller, où on a reconnu 85 couches exploitables avec 90 mètres de charbon. Près de Sarrebruck, l'épaisseur de la formation houillère atteint même 3 200 mètres où l'on distingue plusieurs groupes de couches.

## LA RICHESSE DU BASSIN HOUILLER DE LA SARRE

On peut diviser le groupe des couches de la façon suivante :

- 1° Le groupe des houilles grasses à 36 p. 100 de matières volatiles dont fait partie le plus important faisceau du bassin, celui de Sulzbach. Ces houilles sont affectées à la métallurgie et à la production du gaz.
- 2° Le groupe des houilles flambantes à 40 p. 100 de matières volatiles.
- 3° Le groupe des houilles maigres à 38 p. 100 de matières volatiles.

La partie principale du bassin s'étend sur une superficie de 600 kilomètres carrés, dans un triangle ayant à son sommet Neunkirchen à l'est, Forbach au sud et Sarrelouis à l'ouest. Vers le nord-est, le bassin se prolonge dans le Palatinat bavarois et vers le sud-ouest des exploitations nouvelles, sillonnant son extension jusqu'à la frontière française, au delà



LA STATUE DE L'EMPEREUR GUILLAUME I<sup>er</sup> SUR LE PONT DE SARREBRÜCK. AU PIED UN FANTASSIN FRANÇAIS MONTRÉ LA GARDE.

de laquelle elle a continué engagements concédés, mais encore inexploités, entre Nancy et Pont-à-Mousson.

La production totale du bassin : Prusse, Palatinat et Alsace-Lorraine, s'éleva, en 1913, à 17846000 tonnes; et, en 1916, une estimation faite des réserves houillères dans le domaine fiscal prussien a admis qu'il existait une réserve de 5 631 millions de tonnes, assurant aux mines fiscales de la Sarre, sur la base de leur extraction annuelle, une existence de cinq siècles. Le tonnage de 1913 s'est écoulé de la façon suivante :

Consommation de la mine, déchets et livraisons gratuites : 1 925 000 tonnes. Charbon transformé en coke consommé dans la région : 3 292 000 tonnes. Consommation de charbon pour la métallurgie locale :

910 000 tonnes pour la partie allemande et 250 000 tonnes pour la partie lorraine. Expédition à des consommateurs autres que des métallurgistes : 1 469 000 tonnes dont 889 000 en Alsace, 450 000 en Lorraine et 130 000 dans la Sarre. La consommation propre des mines et de l'Alsace-Lorraine absorbe environ 8 000 000 de tonnes laissant 9 à 10 millions disponibles. Or, sur ce total la France et autres puissances alliées importaient 2 788 000 tonnes; la Prusse et le reste de l'Allemagne se partageaient donc 6 millions de tonnes qui pourraient désormais aider à combler le déficit de notre production houillère.

## LES BOCHES NE DOIVENT PLUS ÊTRE NOS FOURNISSEURS EN CHARBON

Jusqu'ici, la principale force de l'Allemagne fut le charbon, dont son sous-sol était abondamment pourvu, et qui permit le développement inouï de sa métallurgie, alors que la France, depuis un siècle, était forcée de dépendre à l'étranger 22 millions de tonnes de charbon, soit le tiers de sa consommation. Et par suite de la destruction systématique de nos charbonnages du Nord, notre production houillère sera encore réduite de moitié, c'est-à-dire que notre médiocrité industrielle deviendra encore plus forte si nous ne trouvons pas une compensation dont la moindre doit être le retour à nos frontières de 1814.

La houille de la Sarre, excellente pour les gazogènes, les foyers domestiques et les locomotives, est médiocre pour la production du coke. Cependant la proportion du coke produit est forte, mais elle n'est motivée que par la proximité de son utilisation.

En 1913, les statistiques de la répartition par catégories d'emploi ont donné les résultats suivants : métallurgie (coke compris) 31 p. 100; consommation domestique et détail, 25 p. 100; fabrication du gaz, 12 p. 100; industries diverses, 11 p. 100; consommation de la mine, 11 p. 100; transports, 10 p. 100.

Certes l'apport du charbon de la Sarre ne réduira même pas d'un tiers le déficit houiller de la France, d'autant que l'Alsace-Lorraine, à elle seule, consomme 20 millions de tonnes de charbon. Mais si nous n'avions pas le bassin de la Sarre nous serions encore, après notre victoire, tributaires de l'étranger, non plus pour un tiers, mais pour les trois quarts de notre charbon. Où trouverions-nous à nous alimenter : chez les Prussiens, propriétaires des houillères de la Sarre, et les métallurgistes allemands, propriétaires des houillères de Westphalie.

Était-il possible que les Boches fussent encore nos fournisseurs?

J. V.

# L'EXPERT EN ECRITURES

J'AVAIS reçu une lettre anonyme, illisible, malheureusement. Le correspondant qui s'intéressait à moi avait pris un tel soin de dissimuler sa personnalité que son écriture en était devenue indéchiffrable.

Le propre d'une lettre anonyme est de vous mettre au fait d'un secret de famille désobligeant ou de vous témoigner en quelle fâcheuse estime vous tient le scripteur. Puisque je ne pouvais pas lire celle-là, j'eusse dû la considérer comme non avenue et la jeter au panier. Mais j'aime assez à être fixé sur l'opinion du monde et devant ce papier mystérieux comme devant une formule hiéroglyphique, je crus bon d'aller consulter un spécialiste, c'est-à-dire un expert en écritures, encore professeur de calligraphie en un temps où le commerce et l'industrie renonçaient à cet art suranné. Il s'appelle Patelin-Malassis, et fait suivre son nom d'un titre qui impose : expert auprès du tribunal.

M. Patelin-Malassis est un fort digne homme ; il porte en tout temps une redingote que les saisons ont verdie ; son front est barré de rides, son nez rougeole et ses revers poudroient ; quant à ses mains longues et nouées de grosses articulations, elles se terminent par des ongles de longueurs diverses dont chacun a une tache particulière lorsque leur propriétaire se livre à sa besogne nourricière qui est, dis-je, d'expertises.

Assis devant une table encombrée, il ne se leva pas pour m'accueillir, mais carré dans son fauteuil, les doigts croisés sur le ventre, dès mon entrée dans son laboratoire il me considéra d'un œil terne.

Comme il existe des athlètes qui au repos présentent des muscles en flanelle et l'apparence extérieure des malingres et des anémiés pour ne révéler leurs qualités physiques que sous l'étincelle de l'effort, ainsi le regard atone de M. Patelin-Malassis ne devait laisser luire une flamme qu'au moment précis où il concentrerait sa volonté pour pénétrer le mystère des Grimoires.

Je le saluai donc avec un grand respect et je lui dis :

— Maître, je me permets de troubler vos travaux absorbants pour vous demander de

consacrer quelques instants à une vétille. Sans doute, je vous paraîtrais importun, mais le souci de savoir le secret de cette lettre me pousse à m'adresser à vous... Voici...

Et je lui tendis la missive. Il prit le petit morceau de papier qui provenait certainement du bûvard qui dans

— C'est une lettre...  
— Sans doute...  
— Une lettre anonyme, puisqu'elle n'est pas signée...  
— C'est bien ce que je pensais, mais...  
Il fronça les sourcils et me jeta un regard sévère :

— Si vous voulez bien me laisser travailler.

— Je vous demande pardon...

Je pris le parti de me taire et de le laisser faire. Malgré moi, mon cœur battait un peu comme il arrive quand un médecin se livre à l'auscultation silencieuse d'un malade qui vous est cher et dont on attend des pronostics rassurants ou désespérés. M. Patelin-Malassis avait repris sa petite brosse et frottait les mots l'un après l'autre comme s'il avait eu l'intention de les faire reluire ; puis cette besogne accomplie, il prit un petit canif et découpa une lanière du papier tout en bas de la page ; il plia le papier, puis le tira d'un coup sec ; la bande se rompit irrégulièrement : « Très bien ! dit-il à mi-voix. Vous n'avez pas une allumette ? »

Je lui tendis mon briquet silencieusement et il alluma la mèche d'une petite lampe à esprit-de-voix qui avait sa place parmi les instruments de travail.

Il passa un des fragments de la lanière rompue au-dessus de la flamme, puis respira l'air pour reconnaître une odeur particulière : « Bon ! » et il marqua ce premier document d'un chiffre au crayon bleu. Pour le second petit bout de papier, il le fit brûler au bout d'une ficelle, recueillit la pincée de cendre noire dans un plateau et à tous :

— Fibre de bois !

Je commençais à m'énerver un peu et malgré moi, j'interrompis ses spéculations : « Je ne nie pas que dans des cas particuliers cette expérience ait son intérêt, mais ce que je vous demande...

Il devint tout rouge :

— Auriez-vous la prétention de m'apprendre mon métier ? si oui, monsieur, je ne vous retiens pas ; vous êtes libre de vous adresser à un confrère, des ânes bâtés qui s'appuient sur la niaiserie du monde pour se donner la couleur d'y connaître quelque chose. Pour moi, dans les cas les plus dépourvus d'intérêt comme dans ceux qui touchent à la sûreté de



On sait que M. Eloy, expert-graphologue, est venu déposer au procès Humbert. Or, nous savons que c'est saint Eloi lui-même qui est venu éclairer les débats. Voici sa déclaration :

SAINT ELOI. — Je jure de dire la vérité, rien que la vérité.

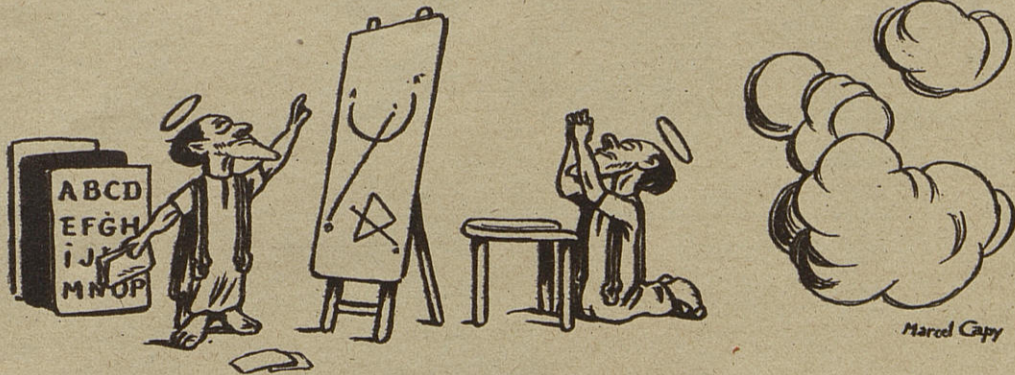
Le tribunal me demande si le contrat Schæller est de la même main que les deux dépêches, et ce qui m'a frappé le plus ? Je réponds que ce qui m'a frappé le plus, ce sont les fautes d'orthographe...



...et j'en déduis que la main qui les a tracées est une main allemande...

...à l'aide d'un porte-plume français...

Et j'ajouterais que, si les T sont barrés par un homme, ils n'en sont pas moins bouclés par une femme. De plus les A sont mous pendant que les E sont durs...



Et si je tire une perpendiculaire entre la signature et le nom du destinataire ! et si je trace un arc de cercle entre le numéro de la rue et celui de l'heure de la distribution des lettres, j'en arrive à conclure que les télégrammes sont du 9 juin 1763 !

Après ces déclarations du plus puissant intérêt, saint Eloi fit une courte prière...

...et regagna le ciel, par ses propres moyens.

## UN EXPERT EN ECRITURES VU PAR UN HUMORISTE (Dessin de Cappy.)

Les experts en écritures furent de tout temps, on le sait, en possession d'amuser les malins. Mais ceux du procès Humbert firent un si divertissant intermède dans la dramatique aventure que juge en ce moment le troisième conseil de guerre, qu'on peut croire qu'ils exagèrent à dessein... Et c'est pourquoi ils ne sauraient nous en vouloir de publier ici cette fantaisie d'un artiste et l'article qui l'accompagne.

les cafés contient par hasard de quoi écrire ; il hocha la tête au contact de ce chiffon et murmura :

— Mauvais papier !  
— Ce n'est pas encore la paix ! souris-je pour l'encourager.

Il prit sur sa table une petite brosse et en frotta le recto et le verso avec soin, puis fixant la feuille avec quatre punaises sur une planche à dessin, il se rejeta en arrière, cligna des yeux, se rapprocha et décréta enfin :

la nation, j'apporte la même méthode et le même scrupule... F...moi bien la paix !

Ceci dit, il prit une loupe qu'il essuya soigneusement avec une peau de chamois, puis penché enfin sur le texte, il s'enfonça dans la méditation ; après un long examen, il releva la tête, me regarda fixement et dit :

— Savez-vous que ce manuscrit est extrêmement curieux ? Le savez-vous, monsieur ? savez-vous que les S sont à la fois mâles et femelles, c'est-à-dire androgynes, phénomène aussi rare en écriture que dans l'ordre physiologique.

— Ce qui prouve ?

— Ce qui prouve rien, naturellement, mais qui intéresse au plus haut point l'expérimentateur. D'abord savez-vous à quoi l'on reconnaît qu'une lettre est mâle ou femelle ?

— Je n'en ai pas la moindre idée...

— Il est nécessaire que je vous explique, pour que vous puissiez comprendre l'importance de ma découverte : nous appelons mâles les lettres qui ont une certaine forme nettement caractérisée, et femelles celles qui ont une autre forme non moins nette, mais dissemblable, un exemple vous montrera mieux...

Il se leva et se dirigea vers le tableau noir accroché au mur de son cabinet, il retroussa légèrement le bord de sa manche, prit un bout de craie délicatement et calligraphia des lettres sur le tableau.

— Approchez et rendez-vous compte !

— Je regrette, mais je ne vois rien du tout !

Il soupira : — Tant pis ! — Aussi bien, dis-je, ne s'agit-il pas de vos lettres, mais de la mienne au sujet de laquelle j'étais heureux d'avoir quelques précisions.

— Oui da ! nous sommes en plein travail ; si vous croyez que le monde a été fait en six jours, j'admire votre foi, mais je ne la partage pas. L'écriture, monsieur, ou plus exactement l'ascience de l'écriture comprend l'étude de l'univers. Le premier animal tracé

de la main maladroite d'un anthropopithèque a la même valeur que la virgule dont Victor Hugo greffe la chute d'un bel alexandrin. L'expert en écritures reconnaîtra la date d'un écrit à des signes invisibles à tout autre qu'à lui ; si vous trouvez que ces connaissances sont sans valeur, permettez-moi de vous considérer comme un simple idiot...

Je protestai, mais il m'interrompit : — Passons au fait : la matière dont le papier de votre lettre est fait indique une fabrication

qui remonte à l'an dernier, l'encre est une encre de guerre, ainsi que le décèle son aspect gras et pâteux ; la plume qui traça ces mots est une plume d'acier, usagé ainsi que le démontrent l'ampleur et la largeur des déliés ; le rédacteur écrivait de la main droite, légèrement tourné vers la gauche ; je ne serais pas étonné qu'il ait rédigé un brouillon, car on ne remarque aucune rature ; voulez-vous que je vous signale une indication très curieuse, il a écrit ce manuscrit en buvant un apéritif, puisque

voici la trace d'une goutte d'amer citron ; c'était l'hiver et probablement un jour froid, car ce papier qui a tendance à absorber l'humidité de la peau ne porte aucune trace des doigts qui se sont appuyés sur lui pour le maintenir...

Enfin et voici l'indication la plus précieuse, votre correspondant est sournois et porté aux besognes malpropres, puisqu'il vous adresse une lettre anonyme.

— Peut-être n'avais-je pas besoin de vous consulter pour en être convaincu.

Alors mon homme se leva d'un bond, les deux mains étalées sur la table, le buste jeté en avant, l'œil enfin flamboyant, il me cria dans la figure :

— Ah ! ah !... ah ! ah ! vous niez la valeur de nos travaux, vous êtes de ceux qui préconisent les méthodes scientifiques allemandes ; vous ignorez le kutsch le gabarit...

J'étais au bout de ma patience, j'éclatai :

— Voulez-vous me dire, oui ou non, le sens des mots de cette lettre illisible ?

— Il devint pâle et son menton trembla :

— Quoi ? que je déchiffre ce texte ?

— Je ne vous demande que ça.

Il haussa les épaules et me regarda haïneusement :

— Ce n'est pas mon métier, monsieur ! si vous ne savez pas lire, allez au cours du soir !

Et arrachant les punaises, il rejeta le papier d'un geste dégoûté.

ROBERT DIEUDONNÉ.



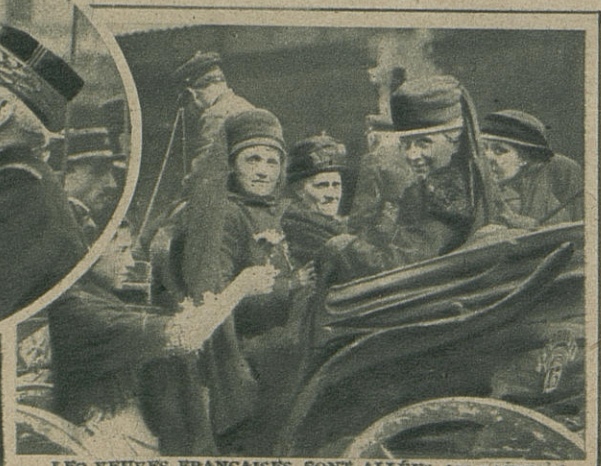
AU TROISIÈME CONSEIL DE GUERRE  
Les accusés et les principaux témoins.



LES PREMIERS LINGOTS DE L'OR ALLEMAND.



LE MARÉCHAL JOFFRE A POLYTECHNIQUE REMET AUX ÉLÈVES DE 1914, REVENUS TOUTS OFFICIERS, DES CROIX DE GUERRE ET DES RUBANS DE LA LÉGION D'HONNEUR.



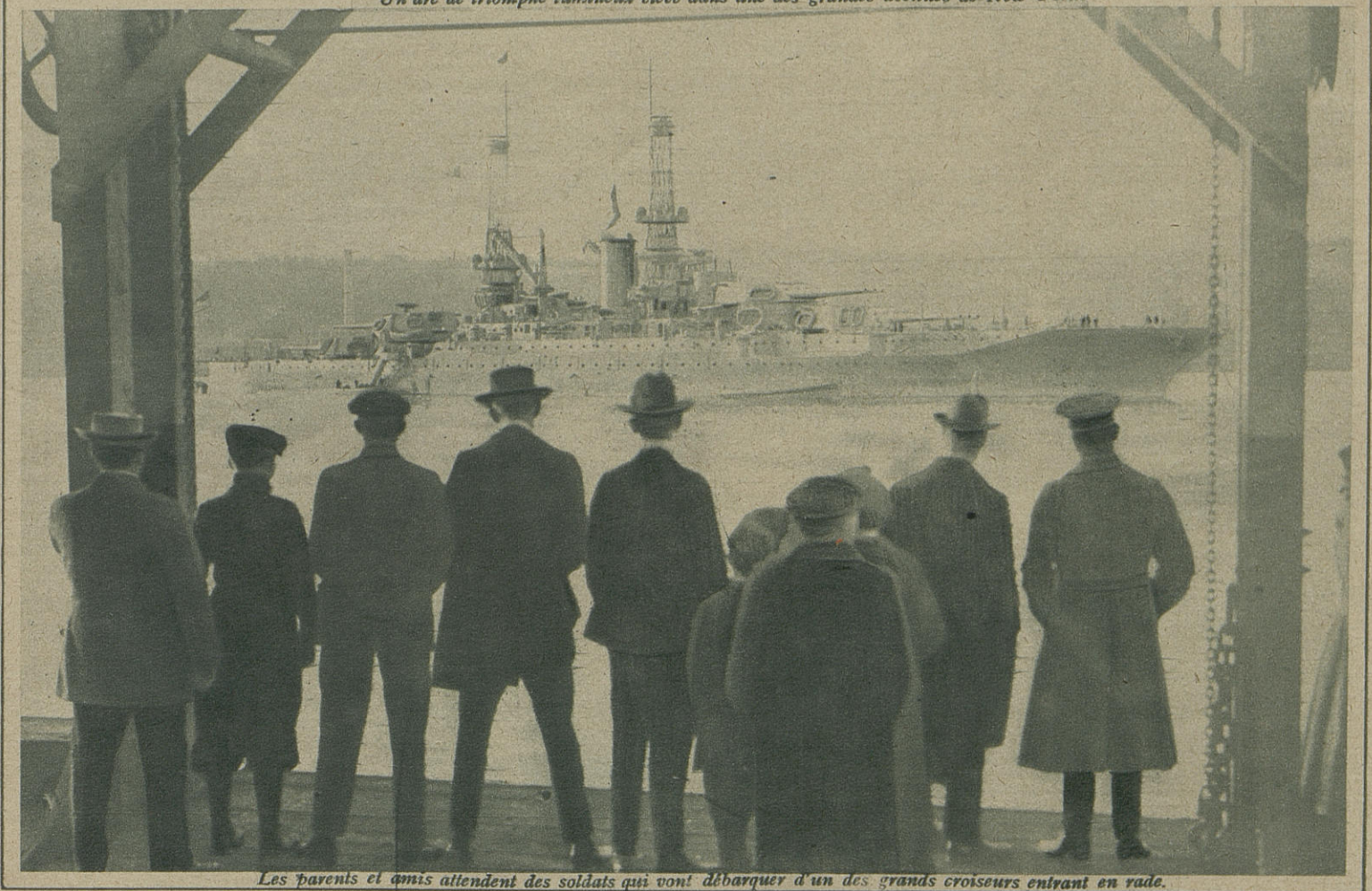
LES VEUVES FRANÇAISES SONT ALLÉES AU VATICAN



LES YANKEES VICTORIEUX RENTRENT CHEZ EUX



*Un arc de triomphe lumineux élevé dans une des grandes avenues de New-York.*



*Les parents et amis attendent des soldats qui vont débarquer d'un des grands croiseurs entrant en rade.*

Bien avant que les Français aient célébré les fêtes de la Victoire, les citoyens des Etats-Unis auront commémoré triomphalement le retour dans leur foyer des soldats américains qui furent à la gloire et à l'honneur sur le front de France, où, comme on le sait 50.000 des leurs périrent et plus de 200.000 furent blessés. Les régiments de couleur rentrèrent en Amérique ; les récep-

tions qui leur furent faites sont indescriptibles, tant les Vankees mirent d'enthousiasme. Arcs de triomphe, pluies de fleurs depuis les pontons de débarquement jusqu'aux portes des casernes, illuminations prodigieuses, salves d'artillerie, rien ne manqua. Que sera-ce le jour où le général Pershing entouré de tout son état-major défilera dans les rues de Washington à la tête de ses troupes.

# La Science pittoresque

## LES AVIONS SANS PILOTES

Il nous vient d'Amérique, exactement de Forth-Worth (Texas), une nouvelle qui serait sensationnelle si nous n'étions habitués à voir la science résoudre, peu à peu, les problèmes les plus ardues.

M. Baker aurait affirmé, au cours d'une conférence, que l'on aurait réussi à diriger des avions par les ondes hertziennes, sans pilote, par conséquent. On conçoit l'importance militaire d'une telle découverte : des avions, porteurs d'énormes torpilles aériennes, chargés de plusieurs tonnes d'explosif, pourraient semer la destruction à plusieurs centaines de kilomètres sans que l'adversaire ait à supporter le moindre risque.

Ceci nous fait penser au problème de la direction des torpilles, qui n'est pas encore résolu malgré les nombreuses recherches auxquelles il a donné lieu.

Nous pouvons ajouter qu'un inventeur français, étudiant le même sujet, serait parvenu, lui aussi, à diriger un avion depuis le sol, mais le concours du pilote serait toujours nécessaire pour le départ et pour l'atterrissage.

Ces progrès ne doivent pas nous faire oublier que la télémechanique sans fil est d'origine exclusivement française. M. Branly, l'inventeur génial du tube radioconducteur, est en effet le premier savant qui ait construit des appareils permettant la commande à distance d'effets mécaniques. Au cours d'une conférence, donnée dans la salle du Trocadéro, il y a près de vingt ans, l'illustre savant allumait des lampes, faisait partir un coup de pistolet d'un bout de la salle à l'autre, sans aucun lien matériel, entre la machine de commande et l'appareil récepteur. Seules les ondes hertziennes intervenaient dans cette manifestation de la volonté.

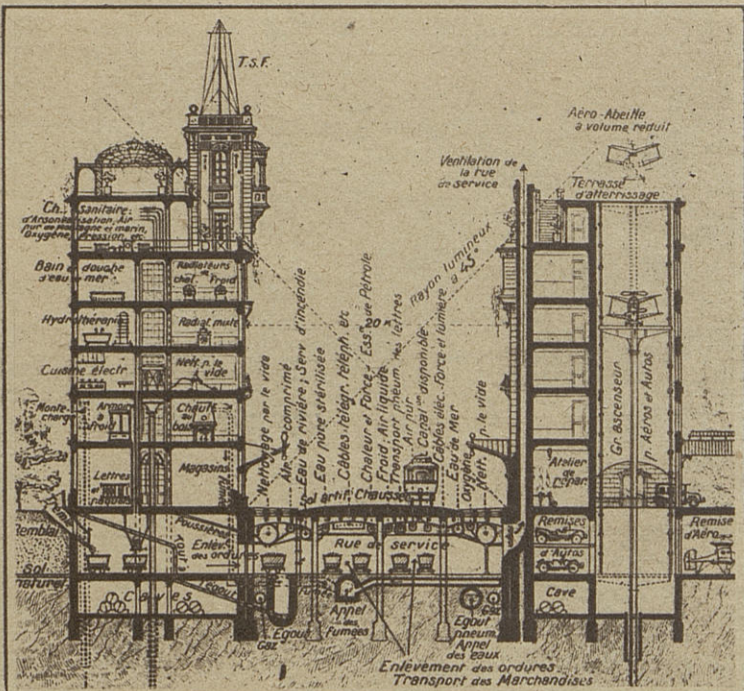
## LA CITÉ FUTURE

On s'apprête à reconstruire les villes que les barbares ont détruites et de nombreux projets sont à l'étude, pour donner à chacun le maximum d'hygiène et le maximum de confort.

M. Hénard, architecte, dans son projet de construction d'une ville nouvelle, prévoit également le maximum de confort et accorde une marge très importante au progrès. Le dessin que nous reproduisons, d'après la Nature, révolutionne quelque peu nos idées modernes, et si le projet qu'il nous présente se refuse à une acceptation immédiate intégrale, il n'en est pas moins vrai que les plus hardies conceptions de l'auteur sont basées sur des possibilités matérielles.

En premier lieu, M. Hénard fait la part aussi belle que possible à la lumière en permettant aux rayons lumineux d'atteindre les rez-de-chaussée sous un angle minimum de 45°. La rue elle-même est dédoublée, oserons-nous dire, grâce à la construction d'une voie souterraine dite rue de service réservée au transport des marchandises, les voitures pénétrant même dans le sous-sol des habitations, afin de faciliter la manutention des colis sans gêner la circulation. Des conduites électriques, des tuyaux d'air comprimé, des canalisations de « vide », pour le nettoyage pneumatique, d'eau de rivière, d'eau pure, d'eau de mer, d'air liquide, de froid, etc., etc., sont enfermés dans la construction métallique qui sépare la rue proprement dite de la rue de service, disposition qui élimine définitivement les travaux d'éventrement dont nous avons le spectacle journalier, lorsque des réparations sont nécessaires.

Sous la rue de service circulent



LE PLAN DE LA CITÉ FUTURE

les branchements d'égout, les canalisations d'eau et de gaz et enfin un appel des fumées de toutes les cheminées de la ville.

Dans la maison, le confort est porté, lui aussi, à un maximum qu'il serait cependant difficile d'atteindre partout. Il est bien évident que si la cuisine électrique, le nettoyage par le vide, l'installation d'hydrothérapie, le froid artificiel, la télégraphie sans fil peuvent être distribués partout, des réserves s'imposent, pour ce qui concerne la chambre sanitaire avec d'arsonvalisation, oxygène, etc., celle réservée aux bains d'eau de mer et en particulier le garage pour les avions avec monte-charge spécial sur un terrain d'atterrissage. L'avion-abeille qu'imagine M. Hénard n'est pas encore inventé et l'ascenseur prévu, ainsi que le garage souterrain, peuvent venir à leur heure sans que l'on doive préparer leur berceau dès maintenant.

La cité moderne, confortable déjà pour quelques-uns, laisse encore beaucoup à désirer. Sa transformation sera longue mais les progrès indiqués par le célèbre architecte peu-

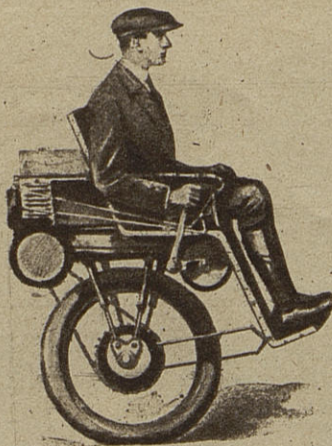
vent être envisagés dès maintenant et les constructions nouvelles doivent s'en inspirer.

## UNE CURIEUSE MOTOCYCLETTE

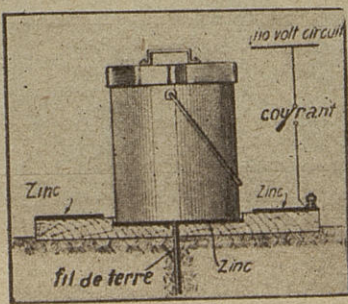
L'étrange motocyclette que montre notre photographie, révolutionne quelque peu les idées que nous possédons sur les lois de l'équilibre. Se tenir en équilibre sur un point est un tour d'acrobatie : lorsque le point est mobile, à la vitesse de trente kilomètres à l'heure, cela devient de la super-acrobatie.

Il faut croire que non, puisque déjà, nous avons connu des trains à rail unique et des autos à deux roues en tandem ; la motocyclette à roue unique n'est qu'une application de principe qui permet à ces trains et à ces autos de maintenir leur équilibre latéral. Ce principe repose sur l'emploi du gyroscope.

Tout le monde sait ce que c'est qu'un gyroscope : un anneau massif, un tore, disent les ingénieurs, monté sur un axe perpendiculaire à son plan et animé d'une grande vitesse, reste en équilibre quelle que soit la position donnée à cet axe. Si, au lieu de donner au gyro-



UNE ÉTRANGE MOTOCYCLETTE



LE DISPOSITIF DE LA POUCELLE

scope un point d'appui fixe, on l'installe sur un point d'appui mobile, l'instrument conserve toujours sa position initiale, sa position d'équilibre stable, quelles que soient les vicissitudes imposées à son axe par les déplacements du point d'appui.

La motocyclette que nous avons sous les yeux est donc pourvue d'un gyroscope dont le tore, horizontal, en bronze, est monté sur un joint de cardeau qui permet à son axe vertical de prendre toutes les positions par rapport à son support.

Celui-ci est représenté par la roue de la motocyclette actionnée par le moteur, placé à l'arrière par l'intermédiaire d'une courroie. Le moyeu de la roue est enfermé dans un tambour comportant un embrayage et le frein. Du moyeu, partent quatre tiges obliques, deux de chaque côté, s'engageant dans des tubes pourvus de ressorts à boudin réalisant la suspension. Ces tubes et les tiges qui les prolongent portent le gyroscope, le moteur, les réservoirs d'huile et d'essence, le siège du motocycliste, etc. On voit que ce dernier est confortablement assis dans son fauteuil.

Avant le départ, le gyroscope est entraîné par le moteur qui lui communique par une multiplication convenable une vitesse qui peut être de 3000 tours à la minute. Dès qu'elle est atteinte, on peut embrayer le moteur sur la roue. L'inventeur n'a pas expliqué comment il entretient le mouvement gyroscopique, mais il est probable qu'une liaison par engrenage ou par courroie venant du moteur continue à agir sur le gyroscope pour maintenir sa vitesse, condition absolument nécessaire au fonctionnement normal du gyroscope.

## LA PROTECTION DES POUCELLES CONTRE LES CHIENS

Le système protecteur que nous allons décrire ici s'appliquerait difficilement dans une ville : il entraînerait, en effet, pensons-nous, de multiples accidents, par contre, la propreté des maisons de campagne, où la circulation est plus réduite, bénéficiera largement de sa mise en pratique.

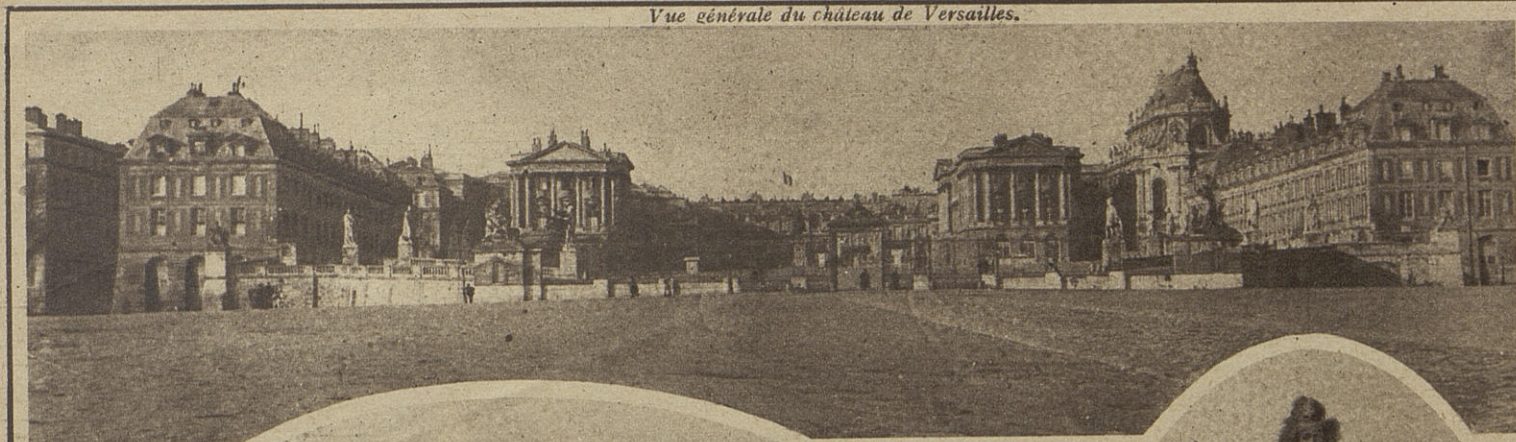
Le seau dans lequel on jette tous les déchets de la cuisine, les issues des animaux, bien que fermé, ne garantit nullement son contenu contre la voracité des chiens errants ou des chats très habiles à le renverser et à enlever le couvercle. Pour faire cesser ce maraudage on installera, à l'emplacement habituel du seau, une sorte de plancher circulaire dans lequel on creusera un trou de un ou deux centimètres de profondeur et dont le diamètre sera un peu plus grand que celui du seau. Le fond de ce creux sera ensuite garni d'une mince plaque de zinc qu'un fil de cuivre mettra en communication électrique avec le sol humide avoisinant. Tout autour on installera également une couronne de zinc reliée cette fois au circuit de lumière ; un commutateur permettra d'envoyer le courant ou non dans cette couronne.

Le circuit étant fermé, ni chien, ni chat ne pourront approcher du seau, leurs pattes reposant obligatoirement sur le zinc protecteur ; leur museau touchant le seau livrera un passage douloureux au courant de 110 volts cherchant à s'écouler vers le sol. De cette manière, toutes les tentatives d'approche restent vaines, le pillard n'insistera pas longtemps. Essayez-en, vous m'en direz des nouvelles.

L.-F.

LES DÉLÉGUÉS ALLEMANDS RI VIENNENT CONNAITRE DANS CE MÊME VERSAILLES OU ILS NOUS IMPOSÈRENT, IL Y A 46 ANS, LA PAIX DE LA FORCE, LES CONDITIONS DE LA PAIX DU DROIT

*Vue générale du château de Versailles.*



*A Trianon-Palace.*



*La statue de Louis XIV, entourée de canons allemands.*

*où seront signés les Préliminaires de la Paix.*



*Une vue des Réservoirs.*



*Une façade du « Vatel ».*



A l'heure où les obligations de notre gros urage nous obligent à mettre sous presse, les Délégués que l'Allemagne envoie, munis de pleins pouvoirs pour accepter le traité de Paix, ne sont pas encore arrivés. Nul doute cependant qu'ils ne soient exacts au rendez-vous du 28 avril. Nous donnons sur cette page, avec des vues générales de Versailles et de son illustre et royal Château, des documents sur les résidences où les Délégués de l'Allemagne

vont séjourner. Pour peu qu'ils soient enclins à réfléchir et à évoquer le Passé, l'heure leur paraîtra amère, où ils mettront leur signature au bas de l'acte que nous avons préparé et qui consacre leur défaite! Souvenons-nous des angoisses, mais combien plus nobles de Thiers et de Jules Favre, et espérons que la cruelle mais nécessaire leçon que vont subir les envoyés de l'Allemagne vaincue par nos soldats portera ses fruits!

## LE COMMISSAIRE A DU FLAIR...

Dès que le train venant de Suisse arrivait à la petite station de la frontière française, on en faisait descendre tous les voyageurs et on les parquait dans la salle d'attente de la troisième classe, après avoir recueilli leurs passeports.

Un matin de décembre, pelotonnée à l'écart, sur une banquette, une jeune Américaine, élégamment drapée dans un manteau d'astrakan à bordure de renard gris, semblait s'impatienter : elle frappait du pied sur le sol en murmurant de temps à autre :

— C'est assommant !

Un gendarme appela :

— M<sup>me</sup> Hilda Lockart !

Elle se leva vivement, prit son sac et se dirigea d'un pas rapide vers le bureau dont on lui ouvrait la porte : à son entrée, le commissaire de la sûreté générale qui y procédait aux interrogatoires, poussa du coude les deux secrétaires dont il était flanqué :

— Votre nom, Madame ? demanda-t-il.

— Cette gendarme il l'a dit et vous avez sur le carnet que vous avez dans la main.

— Je vous dispense de vos observations. Votre nom ?

— Hilda Lockart.

— Ce n'est pas vrai, affirma le commissaire.

— Hein ? fit l'étrangère interloquée.

— Vous ne vous appelez pas *Lequeurt*, mais Lockart ! Il décomposa : *lo* comme ce qu'on met dans le vin et *hart*, comme *brancart*.

L'Américaine haussa les épaules :

— Ce n'est pas le bon prononciation.

— Non ? Eh bien, faites-moi le plaisir de me parler sans accent !

— Je suis Américaine.

— Notez qu'elle refuse, ordonna le commissaire.

— Oh ! s'écria la dame indignée...

— Plaît-il ? fit le magistrat.

Elle ne souffla plus mot. Il lui enjoignit d'ouvrir son sac, que le second secrétaire visita minutieusement.

Dès qu'il eut fini :

— Rien, monsieur Favelot, dit-il à son chef.

— C'était à prévoir, répondit froidement M. Favelot.

Il se tourna vers Mrs. Lockart.

— Pourquoi voyagez-vous ?

— Pour le plaisir, en général ; mais aujourd'hui... c'est assommant...

— Taisez-vous !... Vous êtes seule ?

— Je suis.

Le commissaire souffla à l'oreille de son secrétaire de gauche :

— Il faut brusquer. Allez me chercher l'autre.

Le secrétaire sortit. M. Favelot attaqua :

— Vous avez un mari ?

— J'ai.

— Où est-il ?

— A New-Jersey.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il fait de l'argent.

Alors le commissaire se dressa d'un bond et, regardant l'Américaine dans les yeux :

— Etes-vous bien sûre qu'il soit à New-Jersey, votre mari ?

Cette question parut la déconcerter :

— Quoi ? Ne serait-il pas réellement ? balbutia-t-elle.

A ce moment, la porte s'ouvrait : le second secrétaire, aidé d'un gendarme, poussait dans le bureau un gros homme d'une quarantaine d'années.

— Tenez, madame, s'écria le commissaire, en désignant à Mrs. Lockart, d'un geste théâtral, le nouveau venu, le voilà votre mari !

— Moi ? bégaya le gros monsieur.

— Lui ? fit Mrs. Lockart.

— Alors, vous niez tous les deux ?

— Encore une fois, gémit le gros homme, je suis Hollandais et je m'appelle van Claeff : je ne connais pas cette dame !

— Je ne connais pas ce monsieur !

— Assez ! tonna M. Favelot. Emmenez-moi ces gens-là.

Quand ils furent sortis :

— Eh bien, ils sont pincés, tout de même, ces époux Wurtzbraun, ces insaisissables espions, si habiles à se transformer ? dit le commissaire. Il y a assez longtemps que je les guette ! J'en ai eu du flair, n'est-ce pas, Bertrand ?

En se rengorgeant, il commença à rédiger son rapport.

Cependant, dans la même chambre d'un hôtel voisin, réquisitionnée pour la circonstance et devant laquelle un gendarme montait la garde, les prétendus Wurtzbraun se contemplaient ahuris.

Ils démêlaient à peu près qu'on les avait arrêtés comme espions, et chacun des deux soupçonnant l'autre, ils se maudissaient mutuellement.

— Que le diable confonde cette intrigante à fourrures ! grommelait le Hollandais.

Quant à l'Américaine, elle recommençait à marteler le sol d'un talon nerveux en ressassant son éternel :

— C'est assommant !

Son vocabulaire français étant fort limité, elle exprimait à l'aide de cet unique adjectif toute la gamme des ennuis, de la colère et de la douleur.

Elle lançait des regards de haine à son compagnon : sans nul doute, elle lui devait son infortune.

— Permettez-moi, lui dit-elle brusquement, de vous déclarer que vous auriez mieux fait de ne pas me jeter dans des affaires avec lesquelles je ne suis pas concernée.

— Quelles affaires ?

— Je suppose vous savez, celles de... celles de... renseignements... informations...

Et, risquant le mot :

— ..Espionnage !

Le Hollandais s'empourpra :

— Un espion, moi ! s'écria-t-il, moi le docteur van Claeff, professeur d'économie politique à Rotterdam ! C'est la première fois que semblable injure m'est adressée, surtout par une personne d'allure aussi suspecte !

Ce fut au tour de Mrs. Lockart de devenir toute rouge.

— Suspecte, moi, suspecte ! répétait elle furieuse... C'est assommant !

Puis elle fournit les renseignements les plus précis sur sa famille et sur son mari, industriel notoire à New-Jersey.

Ils comprennent alors qu'ils sont sincères

l'un et l'autre et tiennent conseil ; comment sortir de cette fâcheuse histoire ? Le plus simple est de télégraphier d'urgence à leurs consuls.

On leur refuse de quoi écrire : ils sont au secret.

On ne leur donne pas de couteaux pour dîner.

— C'est, explique le gendarme de garde, rapport aux suicides, que l'on doit empêcher.

Le professeur, exaspéré, lève les bras au ciel :

— Vous voyez que vous n'êtes pas dans votre calme ! observe le gendarme.

L'Américaine demande une chambre pour la nuit.

— Vous avez celle-ci, dit le gendarme.

— Avec monsieur ? s'écrie Mrs. Lockart.

— Avec votre mari, rectifie le gendarme.

Il sort pour couper court aux réclamations.

Le Hollandais se lamentait :

— Si jamais ma pauvre femme apprend mon arrestation, elle mourra de chagrin.

— Mr. Lockart ne mourra pas, lui, fit Mrs. Lockart.

Mais il a assez de jalousie : je suis effrayée qu'il ne traverse l'Atlantique pour tuer vous !

— C'est de la folie ! gémit le pauvre professeur...

— Oui, conclut l'Américaine, c'est assommant ! Mais il faut dormir.

D'autorité, elle dirigea l'installation : pour elle, le lit, son sommier et un matelas ; pour lui, de l'autre côté de la chambre, le second matelas. Entre eux, des chaises comme ligne de démarcation.

Leur nuit fut abominable :

Van Claeff se réveilla au moment où il se jetait dans un précipice pour échapper au peloton d'exécution. Mrs. Lockart, reléguée sur un îlot du Pacifique, s'y vit prisonnière d'une bande de chefs de gares que son mari abattait successivement à coups de revolver.

La situation des époux malgré eux ne se modifia ni le lendemain, ni les deux jours suivants. Une profonde mélancolie les gagnait.

Le troisième jour comme au matin Mrs. Lockart ouvrait la fenêtre pour respirer, une pierre, lancée de la rue, faillit l'atteindre.

Il y avait un attroupement devant l'hôtel. Le bruit s'étant répandu dans le pays qu'on avait arrêté un couple dangereux, on manifestait contre les espions.

Mrs. Lockart s'alarma.

— On va nous lyncher, dit-elle.

— Que faire ? geignait van Claeff.

Mrs. Lockart méditait.

— Ecoutez, finit-elle par déclarer, je crois que nous avons dans le tort de contrarier cet homme... Au moins, dans une vraie prison nous serions en sûreté...

D'un commun accord ils demandèrent à voir le commissaire : pr cisément il les faisait chercher.

Dès qu'ils furent en présence, Mrs. Lockart prit la parole :

— Monsieur le commissaire, dit-elle, nous préférons de tout avouer : monsieur et moi, nous sommes mariés !...

— Oui, répliqua docilement, en écho, M. van Claeff.

— C'est faux ! hurla le commissaire. J'ai maintenant mes renseignements. Vous ne vous connaissez même pas !

— Nous vous l'avions dit, insinua le professeur.

— Alors, pourquoi dites-vous le contraire ? Est-ce que vous avez juré de vous moquer de moi ? Il y a des plaisanteries qui peuvent coûter cher !

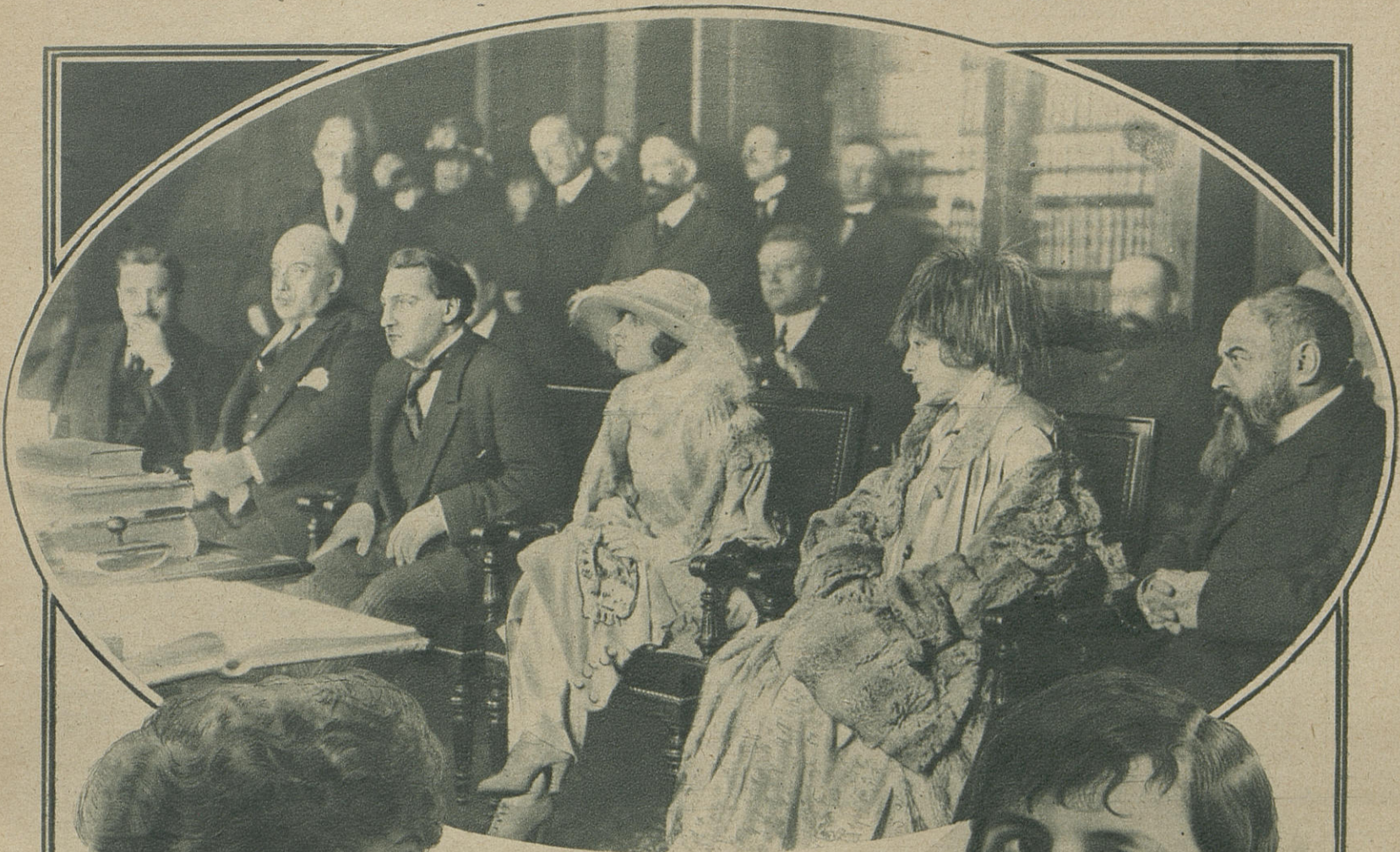
Et il ordonna qu'on les conduisit à leur train.

Sa mauvaise humeur était bien justifiée, car il venait d'apprendre qu'une heure après avoir mis sous clef le Hollandais et l'Américaine, il avait laissé passer sous son nez les authentiques époux Wurtzbraun.



L'AMIRAL BEATTY

GABRIEL TIMMORY.



Au mariage de Sacha Guitry avec Mlle Yvonne Printemps. (De gauche à droite :) Georges Feydeau, Lucien et Sacha Guitry, Yvonne Printemps, Sarah Bernhardt, Tristan Bernard.



(En haut :) Mlle JEANNE MARNAC, qui fit si longtemps les beaux soirs de nombreux spectateurs de la Reine Joyeuse à l'Apollo. (Au-dessous :) Mlle PIERRETTE MAD a quitté tout dernièrement la vedette des Bouffes-Parisiens dans Phi-Phi pour "Marivaux".

(En haut :) Mme EVA REYNAL, une des meilleures interprètes de *Lysistrata*, la pièce de Donnay qui triomphe à Marigny. (Au-dessous :) Mme PEGGY-VERE, dont la grâce charmante et la gaieté primesautière animent les soirées de concerts parisiens.

Mlle GABY DESLYS DANS LA MARCHE A L'ÉTOILE AU « THÉÂTRE FEMINA ».

# Les livres qu'il faut lire :

**L'ATLANTIDE**, par Pierre BENOIT. — Un vol. — (Albin, Michel, éditeur.)

Après le succès de *Königsmark*, l'annonce d'un second roman de M. Pierre Benoit, de *L'Atlantide*, suscita une curiosité qui n'était pas sans danger. La seconde épreuve risquait d'être moins favorable que la première, et comme ce que l'on appelle la masse des lecteurs a de regrettables impatiences, l'un des mieux doués — peut-être même faut-il écrire le mieux doué — de nos jeunes écrivains se trouvait à la merci d'une faiblesse passagère.

Mais que craignais-je? L'auteur de *Königsmark* est déjà un romancier étonnamment solide, d'une telle sûreté de métier, d'un contrôle personnel si sagace qu'il fallait prévoir une réussite plus heureuse encore. Voici *L'Atlantide*. Lisez-le. C'est un enchantement que cette lecture. Sur un sujet neuf, vraiment trouvé, M. Pierre Benoit a bâti la plus passionnante histoire que l'on ait inventée depuis longtemps. Je n'en dirai pas l'affabulation. Il faut que je laisse intact, tel que je l'ai abordé, le mystère où j'ai eu tant de joie à pénétrer. Je me bornerai à signaler la variété quasi unique des moyens que ce talent réunit, cette séduction constante renouvelée avec spontanéité et aussi — et là n'est pas le moindre éloge! — avec une adresse, un doigté admirables. M. Pierre Benoit a tout ce qui ne s'acquiert pas et tout ce qui s'apprend: le don d'étonner servi par une faculté d'assimilation, sans seconde aujourd'hui, l'art d'éveiller, de harceler l'intérêt. La fin de *L'Atlantide*, où le capitaine de Saint-Avit regrettant le palais d'Antinéa crie sa nostalgie de la beauté, où le Touareg vient chercher les proies désireuses de s'offrir à lui, donne au roman un sommet digne de son ascension.

## LES MYSTÈRES DE LA GUERRE AERIENNE

(Les Missions Spéciales), Récits de Védrières, Guynemer, Navarre, etc., recueillis par Jacques MORTANE. — Un vol. in-16 (collection *Les Héros de l'Air*). Prix net: 4 fr. 50. — (L'Édition française illustrée, 30 rue de Provence, Paris.)

Védrières, si populaire, si tristement disparu, était l'as des « missions spéciales ». Le héros raconte ses aventures dans le beau livre que consacre Jacques Mortane à ce sujet passionnant: *Les Mystères de la Guerre Aérienne (Les Missions spéciales)*.

Il raconte également comment il voulait aller bombarder Berlin, ses préparatifs pour cette expédition qu'approuvait le Grand Quartier général, mais qu'un ordre ministériel vint arrêter vingt-quatre heures avant celle fixée pour l'exécution. Huit jours plus tard, les Gothas prenaient Paris pour cible!

Guynemer, Navarre et d'autres nombreux as « missionnaires » rapportent aussi d'étonnantes aventures inconnues du public dans ce livre, reliquaire des exploits les plus follement prodigieux, œuvre précieuse que voudront posséder tous ceux — légion — qui admirent ces héros.

**GUYNEMER, L'AS DES AS AU COMBAT**, par Jacques MORTANE. — Un vol. Collection: *Les Héros de l'Air*, in-16. Prix net: 2 fr. 50. — (L'Édition française illustrée, 30, rue de Provence, Paris.)

Après le volume dont nous ayons parlé sur Garros et ses méthodes, voici le livre consacré au plus beau chevalier de la guerre, à Georges Guynemer.

Ce nom et au-dessous le nom de M. Jacques Mortane dispenseraient de recommander les pages où le héros a trouvé son historien. Mais il n'est pas superflu d'écrire que l'émotion espérée de ce volume, la lecture la dépasse. Et que, maintenant, tombée déjà cette fièvre qui nous a secoués pendant tant de mois maudits, nous pouvons mieux apprécier tout l'héroïsme du jeune capitaine, admirer comme il mérite de l'être le joyeux sacrifice à la Patrie d'une si précieuse existence. L'auteur qui a reçu si souvent les confidences du prodigieux chasseur le fait, le plus qu'il peut, parler lui-même. Il n'est pas de meilleur enseignement. Ainsi nous avons Guynemer contant Guynemer et (malgré la modestie du pilote, ses réticences,) un témoignage fidèle, vivant.

D'ailleurs, en un avant-propos, sont imprimés les *Conseils sur la chasse* qu'avait rédigés l'as des as, et l'on est surpris de constater à quel point les préceptes laissés par Guynemer

aux aviateurs s'adresseraient, après transpositions, à tous les hommes dont le métier réclame énergie, individualité. De la sorte, le plus justement illustre de nos soldats de la grande guerre prolonge la leçon de sa vie et de sa mort. Et c'est ce par quoi s'affirme la première valeur morale de cet opuscule tant attendu et qui ne décevra aucune attente.

**CONTES A LA MARRAINE**, par Maurice-Ch. RENARD. Préface de Henri BARBUSSE. — Un vol. in-16. Prix net: 4 fr. 50. — (L'Édition française illustrée, 30, rue de Provence, Paris.)

*Souriants ou tragiques, charmants ou graves, ces contes sont vivants. Cela est la première qualité des contes, car, pour être vivant, il faut réunir beaucoup d'avantages et de qualités. Le choix du trait ou de la parole typique, l'art exquis du raccourci et du résumé dans les courtes comédies et les drames brefs que vous contez, tout cela fait vivre vos personnages au point de les faire aimer. Que la plupart de ces histoires soient attendrissantes et mélancoliques, il ne faut point s'en étonner, puisque ce sont des histoires de guerre. Nonobstant les réactions fatales de la nature humaine et les souvenirs enjoués qui sont presque un peu tristes, tellement on sent que ce sont des exceptions qui confirment la règle, — le plus grand cataclysme des temps ne peut pas se composer d'épisodes amusants. La lutte inégale de la vie contre la mort a assombri toutes les littératures du monde.*

Ce passage de la lettre-préface que M. Henri Barbusse a écrite pour les *Contes à la marraïne* caractérise bien l'atmosphère du livre. M. Maurice-Ch. Renard sait narrer sobrement. Il n'a pas sacrifié aux faciles effets de grandiloquence à ce lyrisme dont les vieux messieurs ont tant abusé à l'arrière. L'auteur de ces récits qui fut un combattant — et qui fonda l'un des plus intéressants parmi les journaux des tranchées: *l'Argonaute* — est un témoin toujours fidèle et diversement émouvant de nos grandes heures tragiques.

**SUR LA TRACE DES « BANDEIRANTES »**, par Jean de MONTLAUR. — Un vol. in-16, avec 77 illustrations hors texte: Prix net: 6 fr. — (L'Édition française illustrée, 30, rue de Provence, Paris.)

Il est rafraîchissant de lire entre tant d'impressions de guerre, de romans des années terribles, il est bon de savourer un récit de voyage à l'ancienne mode, une relation qui vous emmène loin des champs de bataille, des problèmes diplomatiques. Suivons, en compagnie de M. Jean de Montlaur, les traces des « Bandeirantes », ainsi désignait-on les Paulistes qui, réunis en petites troupes, s'en allaient soumettre les Indiens, explorer, chercher des mines. Ces impressions du Brésil, ces détails si curieux sur les mœurs des « pays neufs » méritent la faveur du public. M. Jean de Montlaur ne se contente pas d'être un amoureux des paysages. Touriste consciencieux, il observe et ce qu'il rapporte du climat, de la faune, de l'élevage, de la chasse est d'un vif intérêt. A l'agrément, à l'utilité du texte s'ajoutent ceux que présente une très jolie, une nombreuse collection de photographies fort bien venues et reproduites. Le tout constitue un volume à garder, un bon compagnon de bibliothèque que l'on aura plaisir à reprendre souvent.

**VOYAGES D'UN SEDENTAIRE**, par Francis de MIOMANDRE. — Un vol. — (Emile-Paul frères, éditeurs.)

On dispute souvent sur les choix de l'Académie Goncourt. Mais il est impossible de ne pas féliciter les Dix quand on songe qu'ils eurent une année la délicatesse d'élire ce titre d'exquise fantaisie: *Écrit sur de l'eau*. Réussira-t-on jamais rien de plus jeune, de plus nonchalant? Ce premier roman de M. Francis de Miomandre et cet autre de la même série: *Le Vent et la poussière*, ont une variété, une souplesse, un tact inimitables. Ils devaient conduire leur auteur à écrire les essais qu'il nous livre aujourd'hui.

Ces *Voyages d'un sédentaire*, ce sont les

Il est ici rendu compte de tous les livres envoyés en double exempl. à la Rédaction de J'ai vu..., 30, rue de Provence, Paris.

réveries à bâtons rompus d'un écrivain devant sa table et d'un promeneur parisien. Tout est prétexte à recréer; le plus humble objet, le mot le plus banal peuvent ouvrir les portes du songe — comme le simple Sésame dévoilait les richesses de la fabuleuse caverne. Il ne faut que beaucoup d'imagination. Celle de M. Francis de Miomandre ne semble jamais en défaut. Aidée d'une mémoire qui a soigneusement filtré toutes les séductions et n'a rien gardé d'amer ou de désenchanté, elle pare les récits les plus quotidiens d'images gracieuses. Les notes des *Voyages d'un sédentaire* prises aux jardins de Paris sont bien les plus jolies que j'aie jamais lues sur ce sujet. Et l'on comprend le succès qu'au pays de Laurence Sterne et de Charles Dickens, les lettrés ont fait à cet auteur.

**LE FLANEUR DES DEUX RIVES**, par Guillaume APOLLINAIRE. — Un vol. — (Éditions de la Sirène.)

Il n'y avait pas en Apollinaire que le poète d'*Alcools*, le conteur de *Hérisarque* et compagnie le vibrant fomentateur d'activités. En lui, s'éveillait à chaque instant, enrichie de tant de souvenirs, prometteuse de filiations anecdotiques, une curiosité que le flegme ne parvenait point à cacher. La série des « contemporains pittoresques » publiée naguère par les *Mages* procure, seule, une idée du charme que nous valent ces flâneries. On ne déplorera jamais assez devant de telles preuves de vie la brutalité aveugle du destin.

**AU PAYS DE LA DEMENCE ROUGE, La Révolution russe (1917-1918)**, par Serge de CRESSIN. — Un vol. — (Plan-Nourrit et Cie, éditeurs.)

Les histoires parues jusqu'ici de la révolution russe ont presque toutes un intérêt d'actualité plus ou moins limité et beaucoup de complaisances pour le côté anecdotique-journalistique de l'événement. M. Serge de Cressin a voulu donner une étude serrée, aussi complète que possible, de la psychologie qui est celle d'une grande nation très loin de notre âme et de nos mœurs et des journées qui l'ont amenée progressivement à son régime actuel. Ouvrage long — près de cinq cents pages aux nombreuses lignes — un peu touffu. Cependant, ordonné avec tout le soin désirable.

**CELLE QUI DORMAIT**, par Jeanne REGAMEY. — Un vol. — (E. Sansot, éditeur.)

C'est un roman de l'Alsace opprimée, étude d'une mentalité alsacienne, écrite par une femme née au pays aujourd'hui reconquis, et qui contient de poignantes pages.

**POÈMES**, par Lucien HESS. — Un vol. — (La Maison française d'art et d'édition, éditeur.)

De gracieuses poésies où perce un accent personnel. L'auteur n'a pas encore dix-huit ans, déclare la préface. Il montre déjà plus d'originalité que certains rimeurs quadragénaires. C'est d'un excellent augure.

**LA GUERRE ET L'AMOUR**, par F.-Jean DESTHIEUX. — Un vol. — (L'Édition corporative, éditeur.)

M. F.-Jean Desthieux à qui nous devons de beaux vers et une *Croisade pour l'art français* ajoute à son œuvre un poème de haute tenue: *la Guerre et l'Amour* où le regret, le deuil parlent une langue expressive, plastique où se traduit une noblesse de sentiments trop rare.

Mon excellent ami Pierre Mac Orlan, venant de mission, reprendra au prochain numéro cette rubrique par lui inaugurée ici avec le talent que l'on sait.

JEAN PELLERIN.

## LIVRES REÇUS

*Psyché* par Gilbert-Charles (DE BUCCIN, éditeur). — *La voix des Tardes*, par Jean Ricour de Bourgiet (JOUVE ET C<sup>ie</sup>, éditeurs). — *De Nicolas II à Lénine*, par Serge Persky (PAYOT ET C<sup>ie</sup>, éditeurs). — *De l'ambulance à l'hôpital*, par le Dr Maurice Limousi (FIGUIÈRE, éditeur).

**OUR RÉUSSIR EN TOUT** par l'hypnotisme.  
Notice 0 fr. 20.  
W. FILIATRE, Editeur, Cosne (Allier).

*Marche de Paraithe*  
**Quand Madoelon...**



**CARTE POSTALE EN COULEURS**  
de ce Grand Succès

Le cent 42.50. Le mille 440 fr. En vente partout 0.25 la carte. — Commandes avec mandat-poste ou billets. Librairie de l'Estampe 21, rue Joubert PARIS Franco catalogue gros des Cartes d'actualités patriotiques



**COMPTOIR PHILATÉLIQUE**

44, Rue Taitbout, PARIS  
Prix courant gratis et franco  
Achat au PLUS HAUT PRIX  
de Collections, Lots et vieilles Corresp.



Pour conserver les numéros de *J'ai vu...*  
DEMANDEZ LE  
**RELIEUR-CLASSEUR dit "ÉLECTRIQUE"**  
Franco : 3 fr. 75



**JEUNES GENS CLASSES 20-21**

réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouv. méthode de culture phys. de chambre sans appareils, 10 minutes par jour, pour créer une nation forte et saine et défendre la Patrie.

Brochure gratis contre timbre

Prof. Wehrheim, Le Trayas (Var)

**EPILEPSIE**

**MALADIES NERVEUSES**  
Guérison radicale Notice gratis.  
NERVODONAL, 57, Av. Suffren, Paris

Il faut lire le récit des étonnantes

**MISSIONS SPÉCIALES**

DE

**JULES VEDRINES**

dans le volume qui vient de paraître sous ce titre:

**LES MYSTÈRES DE LA GUERRE AÉRIENNE**



RÉCITS DE

**VÉDRINES**

GUYNEMER, NAVARRE

etc., etc.

écueillis par JACQUES MORTANE

Un volume de la Collection "Les Héros de l'Air"

PRIX NET : 2 FR. 50

Chez tous les libraires et dans les bibliothèques des gares.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE  
PARIS - 30, rue de Provence, 30 - PARIS

A l'entrée de la saison des

# SPORTS et du TOURISME

il vous est utile de vous souvenir que

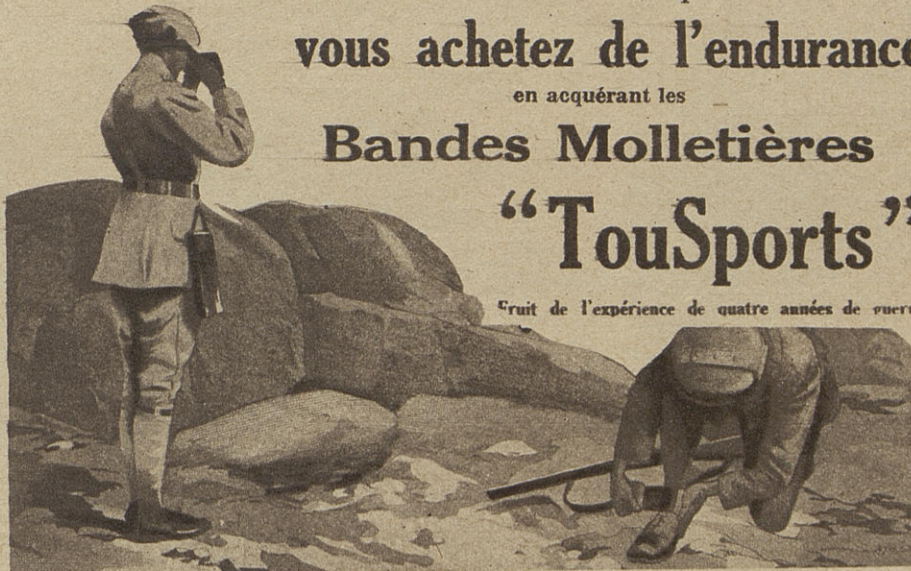
**vous achetez de l'endurance**

en acquérant les

**Bandes Molletières**

**"TouSports"**

fruit de l'expérience de quatre années de guerre



La Bande Molletière

**"TouSports"**

diffère des autres modèles, comme un costume sur mesure diffère :: d'un complet de confection ::

**La Bande "TouSports" est pratique**

par son système d'attache « instantané », robuste, réglable, et ne serrant jamais à l'excès les tendons du jarret, tandis que les courroies, même percées de trous multiples, serrent toujours trop ou pas assez, et que les cordons ordinaires sont disgracieux, se roulant et s'entortillant sur eux-mêmes.

**La Bande "TouSports" ne glisse pas**

car son tissu extensible, par sa texture même, faite de nœuds et de vides qui s'emboîtent les uns dans les autres, adhère au mollet dont il épouse les formes, se resserrant ou s'étendant suivant les mouvements des muscles de la jambe.

**La Bande "TouSports" ne comprime pas**

car elle est faite d'un tissu naturellement élastique qui laisse leur jeu aux muscles, leur liberté aux artères.

**La Bande "TouSports" ne s'effrange pas**

pas plus que ne peut s'effranger un autre article de bonneterie.

**La Bande "TouSports" lavable, est imperméable**

son tissu, un peu bourru, n'absorbant pas l'eau, tout en pouvant être nettoyé à l'eau et au savon.

**La Bande "TouSports" est élégante**

par le grain de son tissu, par le fini de sa fabrication, par l'aspect svelte qu'elle donne à la jambe.

**La Bande molletière "TouSports" est droite**

mais elle se courbe à l'usage, prenant naturellement le modèle de la jambe.

**La Bande "TouSports" moule le mollet**

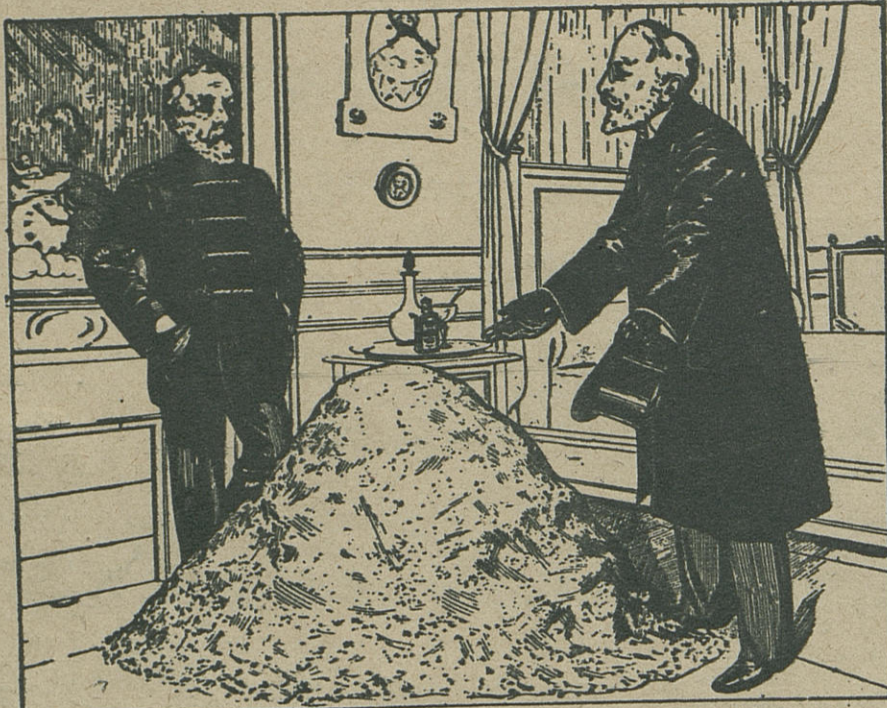
car sa souplesse la fait s'adapter à chaque jambe, grosse ou petite, sans faux plis ni disgracieux bourrelets.

Vous la trouverez dans tous les magasins bien assortis, en toutes nuances et tailles courantes, à partir de 9 fr. 90. A défaut, indiquez sur mandat-carte adressé au fabricant, J. V. CHOMIER, Saint-Etienne (Loire), la teinte désirée, et vous recevrez franco par retour la paire commandée.



# URODONAL

désensable le Rein



— Voilà, Dr, le sable que j'ai rendu ces dernières années; j'ai presque de quoi bâtir une maison!  
— Avec l'Urodonal, vous éliminerez tout votre acide urique au fur et à mesure de sa fabrication, et votre rein n'aura plus le temps d'en former des grains de sable. L'acide urique est un véritable poison dont nous possédons heureusement aujourd'hui le remède.

**L'OPINION MEDICALE :**

• L'Urodonal n'a point son pareil pour préparer une cure thermale, pour en compléter l'action, même pour la remplacer complètement, chaque année, chez les gouteux dans l'impossibilité de s'accorder les bienfaits d'une villégiature annuelle dans les stations en renom. D'ailleurs, une cuillerée à soupe d'Urodonal dans un litre d'eau ordinaire, minérale, eau de table quelconque, donne une boisson excellente, qu'on peut prendre seule ou mélangée avec du vin, de la bière, du cidre surtout. C'est dire qu'on n'a jamais à redouter, de ce côté, la moindre fatigue, le moindre dégoût, la moindre intolérance, même après un usage prolongé et quasi continu.

**D<sup>r</sup> MOREL,**

Médecin-Major de 1<sup>re</sup> classe en retraite. Ancien Médecin des hôpitaux de la Marine et des Colonies.

• Mes observations cliniques répétées m'ont toutes fourni la preuve de l'efficacité de l'Urodonal dans la diathèse urique, spécialement dans les cas rebelles, dans lesquels les seules cures physiques et physico-chimiques se montraient insuffisantes.

**D<sup>r</sup> EGIDIO MATURI,**

Professeur d'Hydrologie Médicale à l'Université Royale de Naples, ex-Assistant à la Clinique des maladies des voies digestives et de la nutrition à l'Hôpital Saint-Antoine.

Etablissements Chatelain, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon, fco 8 fr.; les 3 (cure intégrale), fco, 23 fr. 25. — Envoi sur le front.

# GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

La GYRALDOSE est l'antiseptique idéal pour le voyage. Elle se présente en comprimés stables et homogènes. Chaque dose jetée dans deux litres d'eau nous donne la solution parfumée que la Parisienne a adoptée pour les soins rituels de sa personne.

Communication à l'Académie de Médecine 14 octobre 1913

**L'OPINION MEDICALE :**

• En résumé, nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'uréthrite, la métrite, la salpingite, et en toutes circonstances le médecin devra se rappeler l'adage bien connu : « La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime ».

**D<sup>r</sup> HENRI RAJAT,**  
Docteur en sciences de l'Université de Lyon, chef du Laboratoire des Hospices Civils, Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vichy.

Excellent produit non toxique, décongestionnant, antileucorrhéique, résolutif et cicatrisant. Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien être réel

Exigez la nouvelle forme en comprimés, très rationnelle et très pratique

Laboratoires de l'Urodonal, 2, rue Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies  
La boîte fco, 5.30; les 4 fco, 20 fr.  
La grande boîte, fco, 7 fr. 20; les trois, franco, 20 francs.

# JUBOL

rééduque l'intestin

Constipation  
Hémorroïdes  
Dyspepsie  
Migraines  
Entérite

**JUBOL**

Éponge et nettoie l'intestin. Évite l'Appendicite et l'Entérite.



— Etablissement-Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies  
La boîte, fco, 5 fr. 80, les 4 fco 22 francs.

COMMUNICATIONS:  
Académie des Sciences (28 juin 1909);  
Académie de Médecine (21 déc. 1909).

— Prenez du Jubol tous les soirs pendant quelque temps, tous vos maux disparaîtront très vite.

J'atteste que le Jubol possède une réelle valeur et une grande puissance dans les maladies intestinales et principalement dans les constipations et gastro-entérites où je l'ai ordonné. Ce que j'affirme être la vérité sur la foi de mon grade.

**D<sup>r</sup> HENRIQUE DE SA,**  
Membre de l'Académie de Médecine à Rio de Janeiro (Brésil).